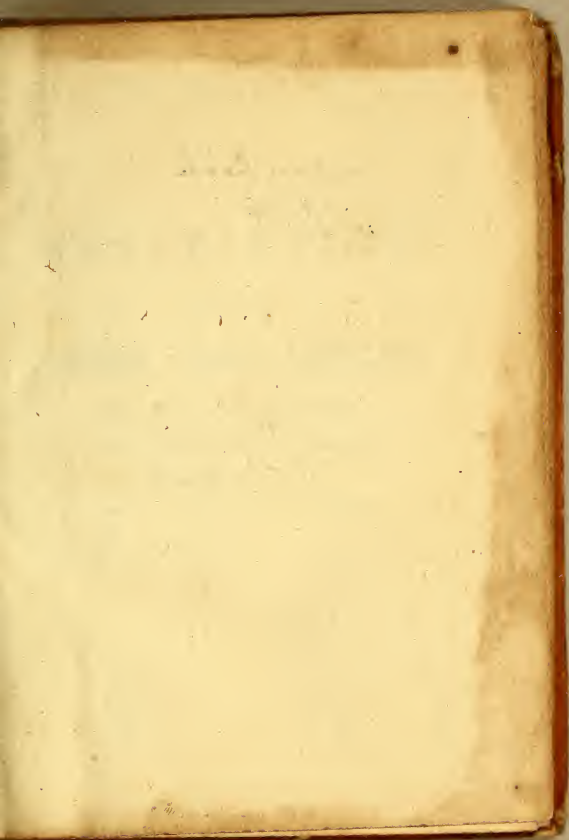






John Carter Brown



719
G. S. Manning
G.

not on Rich
p. 343.

DESCRIPTION
DES
TERRES MAGELLANIKES
ET DES PAYS ADJACENS.

PARTIE I.

DESCRIPTION

DES

TERRER MAGELLANIQUE

ET DES BAYS ADJACENTES.

PARTIE I.

en trois Volumes

DESCRIPTION

DES TERRES

MAGELLANIKUES

ET DES PAYS ADJACENS.

Par Falkner

*Traduit de l'Anglois par M. B^{**ur*}rit.*

PARTIE I.



A GENEVE,

Chez FRANÇOIS DUFART.

Et à PARIS,

HÔTEL LANDIER, N^o. 5. Rue Haute-Feuille,
au coin de celle Poupée.

M. DCC. LXXXVII.

DESCRIPTION

W. B. T. 1

W. B. T. 2

W. B. T. 3

W. B. T. 4

W. B. T. 5

W. B. T. 6

W. B. T. 7

W. B. T. 8

W. B. T. 9

W. B. T. 10

W. B. T. 11

W. B. T. 12

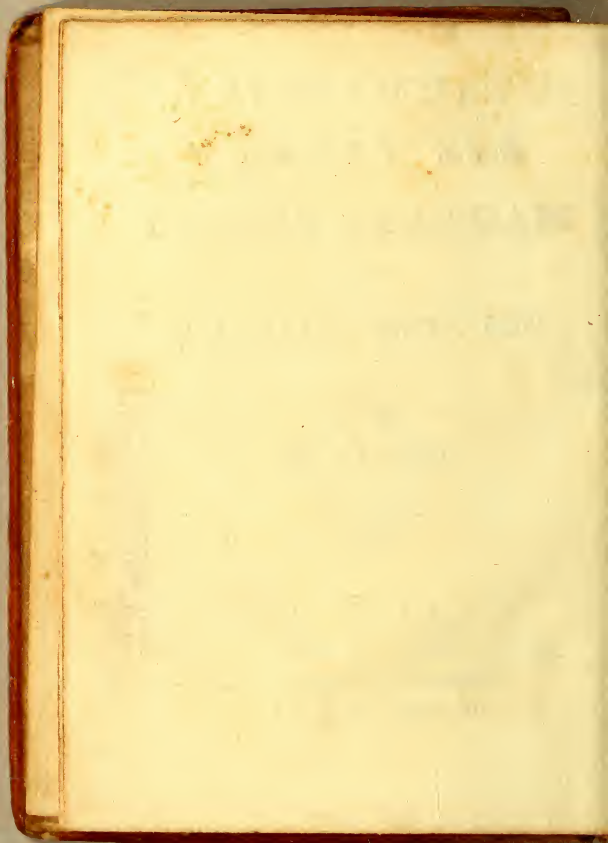
DESCRIPTION
DES TERRES
MAGELLANIKUES
ET
DES PAYS ADJACENS.



A LAUSANNE,
Chez JEAN-PIERRE HEUBACH & Comp.

M. DCC. LXXXVII.

JOHN CARTER BROWN





INTRODUCTION.

JE ne me propose point de donner une description du Chili , telle que la donna Ovales ; je me borne à en décrire les parties que j'ai vues , & qui sont les moins connues en Europe.

J'ai cependant consulté des hommes instruits & des voyageurs ; j'ai rassemblé & fait un précis des récits des habitans de ces contrées & des Espagnols , qui ayant été faits prisonniers dans ces lieux , y ont vécu plusieurs années & ont ensuite obtenus leur liberté. Entre le grand nombre de personnes que j'ai consultées , je citerai

4 INTRODUCTION.

le fils du Capitaine *Manfilla* , de Buenos-Ayres , qui fut captif pendant six ans parmi les Tehuelhets , & qui a parcouru la plus grande partie de leur pays ; je citerai encore le grand Cacique *Cangapol* , qui résidoit à Huichin sur la rivière Noire. Ce chef étoit appelé par les Espagnols , le *Cacique Bravo* ; il étoit grand & bien proportionné. Il me parut avoir sept pieds & quelques pouces ; en me levant sur les pieds , je ne pouvois atteindre au haut de son front. Je le connoissois intimément , & j'ai fait quelques voyages avec lui. . . . Je me rappelle d'avoir vu un Indien d'une taille plus haute encore ; il le surpassa-

INTRODUCTION. 5

soit d'un ou deux pouces. Son frere qui s'appelloit *Saufimian* , avoit environ six pieds. Les Patagons ou Puelches sont un peuple de grande taille & bien proportionné ; mais je n'y ai point entendu parler de cette race gigantesque dont on faisoit tant de bruit autrefois. J'ai vu cependant des hommes de toutes les différentes tribus de l'Amérique méridionale.

Toutes mes propres observations ; tout ce que j'ai recueilli d'autres personnes , s'accordent à donner à cette contrée plus d'étendue de l'orient au couchant , que ne lui en donne la Carte de Mr. Danville. Il ne m'appartient pas de le concilier avec les re-

6 INTRODUCTION.

lations des Indiens , ni avec ce que j'ai pu observer moi-même relativement à la distance entre différentes villes ; je laisse ce travail aux Géographes. Mais je dirai que je pense qu'il s'est trompé, même dans ce qui concerne les possessions Espagnoles , en faisant la distance entre les villes de Cordova & de Santa-Fé, moindre de quarante lieues qu'elle n'est en effet. Le chemin qui conduit de l'une à l'autre est dans une plaine unie , où l'on ne voit pas s'élever la plus foible éminence. Cependant aucun courrier n'entreprendroit d'y aller en moins de quatre ou cinq jours ; & les courriers font en général , dans

INTRODUCTION. 7

cette contrée, vingt lieues & plus dans un jour.

J'ai fait moi-même le voyage de Córdova à Santa-Fé, ainsi que celui de l'une & l'autre de ces villes à Buenos-Aires, & je crois pouvoir assurer que la distance est telle que je viens de le dire.

Je ne crois pas qu'aucune personne capable ait fait des observations de longitude dans ces contrées, pour déterminer la différence du méridien de ces deux villes de l'Amérique méridionale; & les erreurs des Géographes qui font ce continent plus étroit qu'il n'est, viennent peut-être de la difficulté que les navigateurs trouvent

8 INTRODUCTION.

à faire des reconnoissances exactes en faisant voile autour du cap Horn ; la variété & la violence des courans ne le leur permettent pas. On en trouve une description particuliere dans le *Voyage* de Don Ulloa dans l'Amérique méridionale.





DESCRIPTION
DES TERRES MAGELLANIQUES
ET DES PAYS ADJACENS.

CHAPITRE I.

*Du sol & des productions de la partie la plus
méridionale du continent de l'Amérique.*

LE district de la ville de St. Jago del
Estero , dans la province de Tucuman , est
un sol plat , sec & sablonneux. La plus
grande partie en est couverte de bois épais,
qui commencent à cinquante lieues au midi

de cette ville , & s'étendent jusqu'au district du Tucuman qui en est à 30 lieues au nord. Du côté du levant , ils sont bornés par la Rio Dulce , dans une étendue de vingt milles ; & du côté du couchant jusqu'au Chaco qui en est éloigné de plus de soixante milles. Il y a si peu de chemins ouverts dans ce district , & ceux qui le sont , sont si fréquemment inondés par les rivières Dulce & Salado , (la rivière Douce & la rivière Salée) , qu'il y a peu de communications & point de commerce. Les habitans sont obligés d'abattre les bois pour y semer leur chacras. Derrière ces bois , à l'est , vers les montagnes de Rioja & celle de la vallée de Catamarca , sont de vastes plaines couvertes de pâturages abondans ; mais où l'on ne trouve point de rivières , point de sources , point de lacs ou étangs d'eau douce qui soient constants ;

les eaux de pluie y en forment dans les saisons pluvieuses ; mais ces lacs sont bientôt desséchés , & alors ceux qui les traversent sont en danger d'y périr de soif. Le grand nombre de croix qu'on y a élevées & qu'on y voit çà & là , prouvent combien de gens y ont été les victimes de leur témérité , en se hasardant à faire ce dangereux voyage. Cette vaste contrée s'étend à près de quatre-vingts lieues , des montagnes de Cordova à celles de la vallée de Catamarca ; on l'appelle la *Travesía de Quilino & Ambergasta*.

Malgré ces désavantages , le sol n'en est pas stérile , lorsqu'il est bien cultivé ; il produit des melons musqués , des melons d'eau d'une grosseur prodigieuse & d'un fumet plus agréable qu'aucun de ceux qui croissent dans ces contrées. Ceux du Tucuman sont plus gros encore ; mais l'hu-

midité du sol les rend presque insipides. Le bled y croît en grande quantité , & on l'envoie à Cordova , ou à Buenos-Aires. Le coton y prospère , & l'indigo en fut autrefois une des plus grandes richesses ; mais la négligence des habitans l'y a laissé dépérir. On y recueille une petite quantité de cochenille sur une espece d'opuntia épineux & bas , qui se multiplie de lui-même , & qu'on trouve aussi dans les bois , sans culture. Il y prospérerait davantage , s'il étoit cultivé & préparé comme il l'est à Quito , & en d'autres lieux du Pérou. Le sol produiroit , si l'on y donnoit quelques soins , quelque culture , des pêches , des figes & des dates.

Les arbres fruitiers qu'on y voit croître naturellement , sont l'algarrova , le mistol , le channar & le molie , avec quelques autres qui ne méritent pas qu'on s'y arrête.

L'algarrova est un grand arbre , de la grosseur d'un chêne ordinaire : son bois est fort , durable & très - grené ; ses feuilles sont petites & festonnées ; plusieurs croissent ensemble autour d'une tige commune , voisines & opposées les unes aux autres , de maniere que dix ou vingt de ces feuilles semblent n'en composer qu'une. Ses fleurs sont petites , d'une couleur foible & blanche , disposées en grappes comme celles des groseilles , mais plus petites & plus serrées ; à ces fleurs succèdent de longues coffes comme celles des pois , mais moins larges. Ces coffes sont de deux especes , l'une blanche & l'autre noire ; la dernière est plus étroite , mais a un goût plus agréable. Avant qu'elles soient arrivées à leur maturité , la coffe est verte , & est fortement astringente ; elle fait sentir sur la langue une âpreté singuliere ,

lorsque le fruit est mûr , il est d'une douceur peu commune ; mais il exhale une odeur forte , désagréable , semblable à celle de la punaise.

Cet arbre est une espece d'acacia ; il ressemble à l'acacia arabique, on le trouve en grande abondance dans ce pays ; les habitants en font de grands amas, son fruit est leur aliment le plus commun , celui sur lequel repose le plus leur subsistance. Ils réduisent ce fruit en farine & la mêlent quelquefois avec celle du bled d'Inde : lorsqu'ils la délaient dans de l'eau froide , ils appellent cet aprêt *anapa*. La farine seule est gommeuse , s'attache & forme des masses ; ils en font des gâteaux , ou des pains carrés qu'ils conservent pour leur nourriture : c'est ce qu'ils appellent du *patay*. De cette coque concassée , ils font une liqueur forte , ou leur *chica* , en la laissant infuser pen-

dant douze ou vingt - quatre heures dans une suffisante quantité d'eau froide ; elle y fermente , & devient une boisson qui étourdit , enflamme , & cause des ivresses dangereuses. On peut tirer beaucoup d'esprit de cette chica ; mais les habitans ne sont pas assez adroits , assez instruits pour réussir dans cette opération.

Plus au midi cet arbre ne devient pas aussi grand , & dans le pays de Tehullets , il dégénère en un petit arbrisseau qui n'a que trois pieds de hauteur. J'ai vu donner le fruit de cet arbre comme un remède , préparé en patay ou en chica , & j'ai remarqué qu'il produisoit de bons effets dans les consommations qui proviennent de sueurs extraordinaires , & dans l'éthisie : ces maladies mêmes sont rares chez ceux qui se servent de ce fruit en aliment.

Il y a dans ce pays une seconde espece

de cet arbre qui m'a paru le véritable acacia des Arabes. Ses feuilles sont semblables à celles de l'algarrova ; mais ses fleurs & ses fruits sont différents : les premières sont d'une belle couleur jaune , petites , rassemblées en un bouquet rond , & exhalent un parfum aromatique ; les coffes qui leur succèdent sont épaisses , noires , renfermant des semences semblables à la lentille , mais plus dures. Elles ont une qualité gommeuse , un goût fort & astringent : mêlées à la couperose, elles donnent une encre fort noire , une teinture de cette couleur pour le drap & le linge , & c'est principalement à cet usage que les habitans s'en servent. Le bois de l'arbre est ferme & dur , d'un rouge plus foncé que celui de l'algarrova ; il en suinte une gomme qui paroît exactement la même que celle d'Arabie.

Il y en a une troisieme espece qui n'a point une tige si élevée, dont la cosse est d'un rouge obscur, tirant sur le brun ; son goût n'est ni doux ni astringent ; les habitans en font de la chica , avec laquelle ils se guérissent de la maladie vénérienne : c'est un bon sudorifique , & j'en ai vû de bons effets dans les maladies qui demandent en Angleterre qu'on excite la salivation.

On a vu une quatrieme espece de cès arbres : elle produit une cosse plus large , plus forte , d'une couleur rouge , plus foncée qu'aucune des précédentes. C'est dans le Chaco qu'on le trouve. Ses fruits sont astringens & balsamiques ; ils exhalent une odeur forte comme celle du bois de cyprès ; le missionnaire qui m'en apporta , me dit que l'arbre qui les porte est gros , épineux , & sans feuilles. J'ai vu

en effet que ces fruits étoient balsamiques, un vulnéraire astringent, & pouvoient être de grand usage en médecine, au moins dans les applications extérieures.

Le mistol est, dans ce pays, un arbre bas, noueux & tortu ; dans les climats plus chauds il devient plus grand & plus droit ; dans les plus froids, comme au midi de St. Jago, il ne croît point du tout. Les Américains s'en servent pour faire des lances, parce que c'est un bois pesant & dur. Il porte des fruits de couleur rouge, gros comme la chataigne d'Europe : la partie extérieure est mince, & renferme un noyau fort dur. Les habitans naturels du pays mangent l'écorce & l'espece de chair qui recouvre le noyau : ils en font aussi de la chica qui est alors une liqueur fort douce.

Le channar dans les climats chauds est un grand arbre bien touffu ; il l'est moins dans le pays dont nous nous occupons , & bien moins encore dans ceux qui sont plus au sud ; ses branches sont tortues & épineuses ; son tronc est toujours vert , & a une écorce mince , semblable à du parchemin ; elle sèche , se détache , tombe , & il lui en succède une nouvelle. Il donne un bon feu , & du bon charbon ; le bois en est dur & ferme , d'une couleur jaunâtre. Les Américains s'en servent principalement pour faire des étriers ; mais il pourroit être utile , ce semble , à bien d'autres usages , & sur-tout pour bâtir. Ses feuilles sont petites & ovales , son fruit ressemble à celui du mistol ; mais il n'est pas aussi dur , ni d'une couleur aussi rouge : on fait le même usage de l'un & de l'autre.

Le molie est un grand arbre qu'on ne

trouve point dans la partie méridionale du Tucuman. Le bois en est d'un grain très-fin, & très-beau ; mais il est de peu d'usage , parce qu'il est sujet à être rongé des vers. Il y en a de deux especes. L'une a la feuille plus grande que l'autre ; la premiere égale celle du laurier ; mais tous les deux sont des arbres toujours verts , leurs feuilles broiées servent de tan pour préparer de belles peaux de bouc qui sont une des richesses du pays. De leur tronc suinte beaucoup de gomme qui sert au même usage que l'encens , & qui est fort odoriférante. Celui à grandes feuilles produit abondamment un fruit noir , qui lorsqu'il est mûr , a une peau d'une belle couleur d'un bleu clair , presque blanc ; il est de la grosseur d'une groseille , plusieurs croissent ensemble autour du même endroit de la branche , ainsi que des cerises.

Ils sont encore plus doux que ceux de l'algarrova , & quand on les a fait bouillir dans l'eau , ils donnent un extrait ou syrop , qui laisse une impression de chaleur dans la bouche : infusé dans l'eau , il fait une chica plus forte que celle de l'algarrova , mais qui a le même goût , la même odeur : l'ivresse qu'elle occasionne dure ordinairement deux ou trois jours , & donne aux yeux de ceux qui s'y livrent un air sauvage , un regard enflammé ; cet effet prouve la force & la quantité d'esprit qu'il renferme.

Ces contrées nourrissent plusieurs autres arbres beaux & utiles , d'une grande hauteur, & qui croissent principalement dans de profondes vallées & dans les enfoncemens des hautes montagnes : tels sont le quiabrahacho rouge & blanc , le viraro , le lapa-cho , le cèdre , le timbo , le chataignier sau-

vage , le laurier & le faule. Ce dernier y devient très - haut , très - épais ; mais on n'en fait aucun usage.

Le quiabrahacho rouge ou blanc , sont les mêmes arbres qu'on nomme *brise hache*, ou *bois de fer* , à cause de leur extrême dureté ; ils croissent dans les bois qui s'élevent dans les contrées unies au nord de Cordova. A S. Jago , ils sont de la hauteur de 25 à 30 pieds , fort droits , & gros à proportion. Le blanc a les feuilles semblables à celles de notre bouis , mais un peu plus large , & munies d'une pointe aigue & épineuse : le bois est très-ressemblant au bouis , mais au centre il est d'une couleur rouge : c'est un très - bon bois , d'un grain fin , mais fort cassant , difficile à travailler , & d'une pesanteur singulière. Le rouge paroît fort différent de celui-ci : les feuilles croissent comme

celles de l'autre , mais il est plus haut & son bois plus pesant encore que celui de quia-brachacho blanc : sa couleur est aussi rouge que le sang ; il ne peut être travaillé que pendant qu'il est vert ; car si on le garde quelque tems , il devient enfin si dur que nul instrument ne peut l'entamer. Sa dureté , sa couleur le rendent si semblable au marbre rouge , qu'il est difficile de l'en distinguer.

Le viraro produit un bois blanc , semblable à notre orme ; il fournit du bois de charpente , on le travaille avec facilité , & il dure longtems.

Le lapacho est un des bois les plus utiles de ces contrées ; je n'en ai jamais vu l'arbre sur pied ; j'en ai souvent vu des pieces différentes déjà travaillées , des poutres de 24 à 27 pieds de long , qu'on devoit envoyer en Espagne , pour construire des

moulins à huile. Ce bois est d'un verd-obscur, il a un bon grain , & est moins cassant que le quiabrahacho , qu'il surpasse encore en dureté & en pesanteur.

Le cèdre'y est semblable à ceux d'Europe ; le timbo en est une espece ; il est plus grossier & croît sur les bords des rivières.

Le chataignier sauvage est fort haut , il étend au loin ses branches touffues : j'en ai vu qu'on avoit apporté du Tucuman tout équarriés & travaillés qui avoient 36 pieds de long : il ne porte point de fruit connu ; ses feuilles sont celles de notre chataignier ; mais un peu plus grandes. Dans quelques-unes des vallées profondes qui sillonnent les chaînes des montagnes , j'ai vu des cèdres & des chataigniers sauvages qui me parurent avoir 50 à 60 pieds de haut , & dont le tronc étoit aussi droit qu'une flèche. Tous ces arbres croissent sans

culture , avec beaucoup d'autres bois de charpente qui sont excellens , & dont la plupart sont hérissés d'épines. Parmi ces derniers , il ne fera pas mal à propos de citer le lanza , qu'on appelle ainsi parce les Américains en font des piques & des lances. Le bois de cet arbre est de couleur jaune , & fournit les meilleurs effieux pour les chariots & les voitures.

Les habitans cultivent beaucoup d'arbres à fruits qui croissent sauvages dans le Paraguai ; tels sont les limoniers & les orangers, doux & aigres. Les pêches , soit cultivées , soit sauvages , y sont en grande abondance. Dans le territoire de Cordova & de Mendoza , on cueille des pommes & des poires de plusieurs especes ; des grenades , des abricots , des cerises , des prunes. En quelques parties les figues croissent sans culture , ou du moins en

demandent peu : telle est la figue Indienne.

Ces contrées produisent aussi du vin ; mais seulement dans quelques parties privilégiées ; tels sont les territoires de Mendoza , de Rioja , & de San Juan : c'est là qu'on cultive la vigne avec soin , ainsi que dans celui de Cordova & la vallée de Catamarca où l'on remarque quelques vignobles. Le vin qu'on y recueille se consomme en partie dans le pays par les particuliers, & en partie se transporte à Buenos-Aires , à Tucuman , à Salta , à Injuy , &c.

Cette facilité s'achete quelquefois assez cher , & le sera toujours davantage , parce que le vin paye de pesantes taxes dans les villes où on l'envoie.

Le bled , & presque toutes sortes de grains , sont cultivés dans ce pays , & y prospèrent sur-tout dans les juridictions de Cordova , St. Jago & Rioja , lorsque

l'eau n'y manque point ; le froment réussit fort bien encore dans celles de Buenos-Aires & de Santa-Fé , si l'année n'est pas trop sèche. Cet article pourroit former un grand objet de commerce ; les contrées situées au sud en produiroient bien davantage si les naturels du pays pouvoient se résoudre à le semer. Les Moluches seuls nettoient un peu la terre sans la labourer, & moissonnent aussi bien qu'ils le peuvent avec leurs couteaux. Le sol du Tucuman est trop humide pour que le bled y réussisse ; mais ses habitans recueillent une grande quantité de maïs ou de bled d'Inde , & ils l'échangent contre le bled de S. Jago.

Un des principaux articles du commerce de S. Jago est la cire & le miel. On les trouve abondamment dans les bois vastes qui s'étendent sur la rive opposée de la rivière Salado, La plus grande quantité de

ces objets utiles se recueille dans le tronc caverneux des arbres qui péricassent de vieillesse ; il se vend dans toutes les provinces voisines. On y trouve encore une sorte de miel qu'on appelle alpamisque ; c'est la provision que se prépare une fort petite abeille , & qu'elle accumule dans des creux au sein de la terre même, là où le sol est pierreux ; son goût est aigre-doux ; c'est un fort bon diurétique , & sur-tout un remede très-estimé pour la pierre & la gravelle.

Une autre richesse de ces contrées , & qui est considérable, quoiqu'elle y soit encore inconnue ou du moins sans utilité, c'est le salpêtre. Il pourroit y être recueilli en fort grande quantité si on cessoit de l'y négliger. On y trouve une étendue de deux cent cinquante lieues en longueur , & de quarante à cinquante

en largeur , qui est couverte d'un sol salé. Cette plaine commence à environ douze lieues au nord des montagnes de Vuulcan , & s'étend en largeur jusqu'au cap St. Antoine. Elle couvre toute la juridiction de Buenos-Aires , au sud & à l'ouest de Rio de la Plata , laissant Cordova vers le couchant, & traverse tout le territoire de Santa-Fé jusqu'à la ville de Corriente , à la jonction des rivières fameuses de Paraguai & de Parana. Dans cette partie , sa largeur est telle qu'elle comprend toute cette partie du district de S. Jago , située sur la rive occidentale de la rivière Dulce , & toute la contrée unie & plate de Riga , jusqu'aux limites de la vallée de Catamarca. Dans tout ce vaste espace , les ruisseaux , les rivières qui l'arrosent prennent un goût saumâtre en courant sur ce sol salé ; on n'en peut boire

les eaux qu'après qu'elles se sont mêlées à celles du Parana. Toutes les sources qui naissent dans cette étendue sont plus ou moins salées. Mais les rivières qui descendent des montagnes de Cordova , du Tucuman , de Choromoros , & d'Anconquixa , fournissent des eaux excellentes lorsqu'elles jaillissent de leurs sources ; elles continuent à l'être pendant plusieurs lieues ; mais les unes vont se perdre , les autres dans le Parana , dans des lacs salés. On tire une grande quantité de sel de la terre même , on l'employe à l'usage particulier de la ville d'Assomption dans le Paraguai ; il paroît qu'on en tire une plus grande abondance encore dans le voisinage de Rioia & S. Jago. Après une onnée de pluie , la terre paroît blanche , couverte comme elle l'est du salpêtre , & le pied qui la presse , font l'impression du

froid qu'il lui communique. On peut le recueillir alors avec une brosse ou avec une plume , mais toujours mêlé avec un peu de terre. On peut en faire encore en puisant de l'eau dans les lacs. Les habitans des environs en recueillent un peu davantage dans le tems de leurs fêtes , parce qu'ils en font de la poudre à canon , avec laquelle ils aiment à les solemniser. J'en ai fréquemment acheté de petites quantités , de vingt à vingt-quatre livres ; purifié grossièrement de ses saletés , formant de petits cristaux cylindriques & n'ayant jamais de petits cubes mêlés avec eux ; ce qui prouve qu'il ne renferme point de sel gemme , dont on ne dégage pas si bien notre salpêtre. Cette découverte pourroit être suivie avec un grand avantage si on le fait avec les soins que l'opération demande ; l'exportation en se-

roit facile ; des bateaux porteroient ce salpêtre par la riviere Salado à Santa-Fé , & de-là , par le Parana, à Buenos-Aires.

CHAPITRE II.

Des Bestiaux qu'il nourrit.

LE plus grand commerce de ces contrées est celui du bétail. On y voit des troupeaux de brebis très-nombreux : la première fois que je parcourus ce pays , le bétail y étoit en telle abondance , que sans y comprendre les bœufs domestiques, on le voyoit courir en troupeaux errans, sans maîtres , & couvrir les vastes plaines qu'arrosent le Parana, l'Uruguay, Rio de la Plata , ainsi que celles des juridictions de Buenos-Aires , de Mandoza , de Santa-Fé & de Cordova, Mais l'avidité & la négligence

gence des Espagnols ont détruit enfin cette vaste multitude de bétail sauvage , & tellement détruit , que sans le soin prévoyant de quelques particuliers , la viande auroit été à un prix excessif dans ces contrées.

Lorsque j'y arrivai , on voyoit chaque année charger de cinq à huit vaisseaux à Buenos-Aires , & leur principale charge étoit des peaux de ce bétail. On en faisoit des massacres immenses , sans y chercher d'autre gain que la graisse , le suif & la peau ; la chair en étoit abandonnée dans les champs , où elle pourrissoit. L'annuelle destruction de ce bétail tué dans ces chasses , dans les juridictions de Buenos-Aires & de Santa-Fé , montoit à quelque centaines de mille. Et cette pratique insensée n'est point encore abandonnée de nos jours. Cependant , quoique le bétail y

soit devenu cher , ainsi qu'à Cordova , un jeune bœuf n'y coute que deux dollars , ou deux écus ; autrefois on ne l'auroit estimé qu'à la moitié de cette somme.

Ce pays nourrit une grande quantité de chevaux domestiques , & un nombre prodigieux de chevaux sauvages. Un poulain de trois ans n'y coute qu'environ un demi dollar ; un cheval rendu propre au service , deux dollars ; un étalon s'y donne pour deux ou trois réales. . . Les chevaux sauvages n'ont point de propriétaires ; ils errent en grandes troupes dans les vastes plaines , terminées au levant par la province de Buenos-Aires & l'Océan , jusqu'à l'embouchure de la riviere Rouge ; au couchant par les montagnes du Chili , & la premiere des rivières qui portent le nom de *Desaguadero* ; au nord par les monts de Cordova, d'Yacanto & de Rioia ;

au sud par les forêts qui servent de limites aux possessions des Tehuelhets & des Divihets. Ils errent de pâturages en pâturages , vont contre le vent ; & dans une course que je fis dans l'intérieur de ce pays en 1744 , ayant demeuré en divers lieux de ces plaines pendant un espace de trois semaines , il y en avoit un si grand nombre que je ne cessai d'en être environné. . . . Quelquefois ils passaient auprès de moi en troupes ferrées , qui couvroient deux ou trois lieues de terrain , & durant une quinzaine de jours , ce ne fut pas sans peine , que moi & les quatre Américains qui m'accompagnoient , échapperent au danger d'être renversés & foulés aux pieds de cette multitude errante. En d'autres tems , j'ai passé dans ces mêmes lieux sans y en appercevoir aucun.

CHAPITRE III.

Des mines qu'on y trouve.

ON a fait diverses tentatives pour découvrir des mines dans cette vaste étendue de pays ; mais aucune n'a eu de succès. On avoit découvert quelques indices de mines d'or dans la juridiction de Cordova , dans la vallée de Punillia ; mais après beaucoup de travail & de dépense , on abandonna l'entreprise , parce qu'elle n'avoit produit qu'une très-petite quantité d'or , & la ruine entière des entrepreneurs. Ceux qui avoient fait les mêmes recherches , les mêmes travaux , pour faire valoir une mine d'or trouvée près de l'embouchure de Rio de la Plata , dans les montagnes voisines de Maldonado , ont

eu le même sort ; & ils ont abandonné l'ouvrage quand la pauvreté & leurs vains efforts ont éteint leurs espérances. Il y a environ dix ans qu'on annonçoit avec emphase , qu'il y avoit de riches mines d'argent dans la montagne d'Anconquixa ; & en effet , on en obtint d'abord une certaine quantité. Encouragé par cet essai, le Gouverneur de la province s'intéressa dans cette entreprise , il en avertit le Roi d'Espagne , & plusieurs personnes espèrent y faire une grande fortune... Mais après deux ans de travail , ces espérances trompeuses s'évanouirent , & on n'en parla plus.

Il y a quelques années qu'on prétendit avoir fait la découverte de diverses mines d'argent près de Mendoza , au pied des Cordelières : on fit des essais ; ils produisirent beaucoup de minerais. Les Espa-

gnols qui dédaignent les véritables richesses de la terre , sont facilement séduits par l'espoir de s'enrichir avec les mines ; ils s'enflammerent encore à cette nouvelle : des entrepreneurs se présentèrent : on fit de grandes dépenses pour se procurer les machines nécessaires , & pour les transporter sur les lieux ; tout l'appareil d'une grande entreprise s'y trouva rassemblé , & y étoit encore lorsque je quittai le pays : on y avoit déjà fait des tentatives qui n'avoient rien produit ; on commençoit à désespérer d'en tirer quelque avantage ; mais je ne puis dire d'une manière certaine si le succès a suivi ces commencemens peu propres à encourager. Je fais au moins , que les mines mêmes du Potosi ont diminué considérablement de valeur. La quantité du minerai y est réduite presque au tiers , & les Américains

qu'on y faisoit travailler, sont presque tous morts dans ces gouffres où le bonheur de la nation s'est perdu au milieu des richesses qu'ils renfermoient : le défaut d'une bonne police a beaucoup contribué à faire périr ces malheureux : plusieurs de ces mines ont été inondées , & par - là même rendues sans usage.

Il y a une grande probabilité qu'on pourroit trouver diverses mines d'or & d'argent dans la contrée qu'habitent les Indiens , connus sous le nom de Moluches , à l'orient des Cordelieres , au couchant desquelles on en exploite de si riches ; mais ces peuples ne font aucune attention à de telles découvertes , & ils ont raison ; leur destruction suivroit peut-être de près l'établissement des mines. D'un autre côté , les Espagnols qui les recherchent avidement , n'osent traverser ces montagnes

pour y faire des essais ; ils craindroient d'être attaqués & détruits par les Moluches , qui ont la réputation d'être braves & peu endurans.

C H A P I T R E I V .

Des drogues & plantes médicinales qu'il fournit.

ON trouve dans ce même pays diverses drogues , qui formeroient une branche de commerce utile si les habitans savoient les recueillir , les préparer & les vendre.

Dans la juridiction du Tucuman , aux environs de la ville des Sept-Courans , ou Sept Rivières , il y a une grande quantité de bois saint ou gayac , & du sang de dragon : ce dernier objet sur-tout est fort estimé : il coule de l'incision qu'on fait

à une espece d'arbre ; à la premiere vue , on le prendroit en effet pour du sang , soit pour la consistance , soit pour la couleur. Il durcit ensuite lorsqu'on le garde longtems , ou qu'on le fait bouillir , & devient une espece de resine d'une couleur brun-obscur , plus foncée que le sang de dragon dont nous nous servons. Il est aussi d'une qualité plus astringente.

Le baume de Caaci se tire d'un arbre sur lequel on fait une incision ; on le forme des branches de ces mêmes arbres encore , que l'on concasse & que l'on fait bouillir ; c'est une gomme dure , de l'espece de la térébentine ; mais de couleur blanche , lorsqu'on l'obtient de la dernière manière ; quand il coule de l'incision , il est jaune & transparent : c'est un excellent incarnatif pour les blessures , & un très-bon vulnéraire lorsqu'on le prend intérieure-

ment. J'en vais citer un exemple. Deux Américains furent blessés dangereusement par une lance étroite dans la région épigastrique, au-dessous du cartilage xiphoïde; la pointe de l'arme vint fortir dans le dos, un peu plus haut dans l'un de ces cas que dans l'autre. Tout ce qu'ils buvoient sortoit immédiatement par leur blessure; ils souffroient des douleurs extrêmes, & avoient de fréquens évanouissemens, avec des frissons & des sueurs gluantes. J'étois dans l'usage d'appliquer ce baume extérieurement sur les blessures mêlé à du suif & de la moëlle de bête fauve; mais ici des circonstances m'en empêchoient, je leur en donnai intérieurement: ils en prirent trois fois le jour une petite quantité d'environ la grosseur d'une noisette, & quelquefois plus souvent, mais en moindre dose. Je n'avois pas d'autres secours

à leur donner dans ces déserts ; je n'en avois pas d'autres, au moins , qui convinssent à leur état. Cependant tous les deux se guérirent ; ils recouvrèrent la santé & reprirent leurs forces , l'un en six semaines , l'autre en trois mois.

Je cite ici ces faits , parce qu'ils sont dignes de remarque : l'estomac des deux blessés avoit été percé par devant & par derriere ; circonstance qui est généralement regardée comme mortelle par la faculté. Peut-être la blessure faite par une lame étroite d'une longue épée convertie en lance , facilite la guérison : l'ouverture ou perforation étoit fort étroite & se rejoignit en peu de tems.

Le baume , ou mieux encore l'extrait appelé *aquaaribaigh* , se tire d'une plante , qui est un arbrisseau de l'espece du lentisque , en la faisant bouillir avec de l'eau

Dans les applications externes , il est un grand dépuratif & prépare une heureuse cicatrice. Il est efficace encore pris intérieurement dans les hémorragies , les dysenteries & les catharres ; car il est un agglutinant , un astringent aussi bien qu'un balsamique.

La gomme ifica découle aussi d'un arbre qui croît dans le Paraguay , & c'est de là qu'elle vient. On l'appelle aussi *trementine* , c'est-à-dire *térébentine* , elle me semble être une espèce de gomme élémi ; mais elle a des qualités plus chaudes ; lorsqu'on l'applique seule , elle fait élever des vessies sur la peau : son principal usage dans ce pays est d'en faire des emplâtres pour la sciatique , & fort souvent elle suffit pour la faire disparaître. Lorsqu'elle est tempérée par une quantité égale de cire ou de suif , elle forme un bon liniment

d'arcéus , un bon emplâtre céphalique appliqué avec l'oxycroceum , aux pieds, qu'il faut tenir chauds soigneusement. Ce dernier remede est très-utile aux habitans du pays , parce qu'ils sont fort sujets aux obstructions dans le foie , causées sans doute par la grande quantité de liqueurs froides dont ils se gorgent , & que ces maladies sont accompagnées d'un grand froid aux pieds.

La racine de contrayerva se trouve ici en grande abondance , & dans quelques parties des montagnes de Cordova & d'Yacanto , les racines de valériane & de méum, occupent tout le terrain ; elles sont plus longues , plus grosses , d'une odeur plus forte que celles qui se recueillent en Europe : la premiere est souvent aussi grosse que le bras d'un homme. L'odeur qu'elles répandent est de la même espece que cel-

les d'Europe ; mais elle est plus pénétrante & plus forte , comme je viens de le dire : les feuilles du méum sont très-larges ; sa tige a neuf pieds de haut ; ses fleurs sont blanches, rassemblées en grappes, de forme conique , ayant quatre à cinq pouces de long : son usage est fort connu dans les maladies des nerfs & dans l'épilepsie.

On a apporté du pays des Guaranés deux especes de racines d'une plante ou d'un glayeul que les habitans appellent *schynant* ; mais quoiqu'elles portent le même nom , elles different beaucoup l'une de l'autre. L'une a toutes les apparences du calamus aromatique commun ; elle est cependant moins grosse ; elle est encore plus forte au goût & à l'odorat. L'autre est une racine plus petite , plus ronde, n'ayant qu'un demi-pouce de long , fort cassante , qu'on réduit aisément en une poudre fine ,

ayant la même couleur que la contrayer-
va : la faveur en est brulante , & lors-
qu'elle est prise intérieurement , elle a de
bons effets dans les affections froides du
cerveau & des nerfs.

Le gingembre croît aussi dans ces con-
trées ; mais la production qui peut y être
du plus grand avantage , si l'on découvre
enfin la meilleure maniere de le préparer ,
est une sorte de thé que je trouvai deux
ans avant mon départ de ce pays. Il a la
ressemblance la plus entiere avec celui
qu'on nous apporte de la Chine ; j'ai fait
bouillir quelques feuilles de l'un & de
l'autre de ces thés dans l'eau , & quand
je les eus développées , il me fut impos-
sible de découvrir quelques différences
entr'elles , soit dans leur forme & dans
leur grandeur , soit dans la disposition de
leurs veines & de leurs parties fibreuses.

Je trouvai cette espece de thé en différentes vallées , situées au pied des montagnes de Cordova & d'Yacanto , près des montagnes d'Achala , encore dans les vallées de Calamochita ; ces plantes y sont très-nombreuses , & l'on m'a dit depuis , que près de Péru dans le Tucuman , à Salta & ailleurs , elles se trouvent abondamment.

C'est un arbrisseau qui le porte , & cet arbrisseau ne s'élève qu'à la hauteur de trois à six pieds. Sa tige a rarement plus d'un pouce de diamètre , & plus souvent il en a moins : il ne repousse point de rejetons près des racines ; mais il a de longues branches flexibles ; ses feuilles croissent rassemblées au nombre de trois , arrangées comme celles du trefle ; elles sont du vert le plus beau , & très-unies ou glabres. A cette tige s'élève un long épi de fleur bleue , assez semblable à celles

les de la lavende ; mais moins longues & d'un parfum moins agréable. A chacune de ces fleurs succede une petite cosse qui renferme une semence égale au tiers d'une lentille ordinaire , & de la forme du haricot. Lorsque la feuille est séchée , si on la fait infuser dans l'eau , elle la teint de la même couleur que le thé vert ; son goût , son parfum , sont exactement les mêmes ; mais ils ont un peu plus de force , & un peu moins d'âcreté : cette différence paroît venir de la fraîcheur de cette feuille dans les lieux où elle est cueillie , ou peut-être encore de la différente manière dont on les prépare : on dit qu'on la fait sécher à la Chine sur des plaques de cuivre échauffées au feu : ici le soleil seul les dessèche : aussi ne sont-elles point entortillées , ni ridées comme celles qu'on apporte de l'Orient.

J'ai trouvé une seconde espece de cette plante ; la tige en est plus basse ; les feuilles en sont plus petites.

On m'assure qu'il en est une troisieme espece qui croît dans le Chili : la semence de celle-ci est ronde & sans enveloppe ; la fleur en est jaune , & n'est point disposée en épi ; la feuille en est moins unie que celle de la premiere espece ; elle est d'un verd plus clair , & cependant donne à l'eau dans laquelle on la met infuser , une couleur plus foncée. Le goût est absolument le même que celui du précédent , sans être cependant aussi agréable , parce qu'il laisse sentir quelque chose de fade après qu'on l'a bû. Les Américains originaires le nomment *culem*. Les habitans de Cordova l'appellent *alvanhaeca del campo* , c'est-à-dire basilic sauvage : mais ce nom est donné au hazard à une plante

qui ne ressemble par aucun caractère au basilic , soit qu'il soit sauvage ou cultivé ; car celui-ci est une herbe & non un arbrisseau.

Diverses personnes de ma connoissance ayant recueilli plusieurs sacs de ce thé , qu'ils ont distribué à leurs amis ; ils m'ont fourni l'occasion d'en observer les effets. J'ai vu qu'il donnoit de l'appétit , qu'il facilitoit la digestion ; qu'il guérissoit la perte de l'un , & le défaut de l'autre , quoiqu'elles fussent assez invétérées pour avoir résisté à tous les remedes ; qu'il dissipoit les maux de tête ; qu'il l'emportoit de beaucoup en cela sur les qualités du thé de Chine. J'ai fait encore la remarque singuliere , que dans les lieux où croît ce thé américain , on retrouve la même espece de pierre que dans les contrées où l'on recueille le thé oriental.

CHAPITRE V.

Description des pays soumis encore aux Américains naturels , de leurs vallées , de leurs rivières , &c.

CETTE partie de la juridiction de Cordova qui est située au midi de la rivière Segundo , ou de la seconde rivière , étoit autrefois le pays d'une grande partie des Puelches septentrionaux , & s'étend dans une étendue d'environ cinquante lieues , en s'avancant dans la juridiction de Buenos-Aires au-delà de Cruzalta. Dans mon premier voyage au travers de ces contrées , je rencontrai quelques troupes de ces Américains qui habitoient encore les bords de la rivière Segundo , & ceux de la rivière Tercero. Il y en avoit même

Sur ceux des rivières qu'on distingue sous les noms de *Quarto* & de *Quinto*. Tout l'espace de pays qui est entre la *Segundo* & la *Tercero*, large de plus de 12 lieues, est couvert de bois presque en entier; mais lorsqu'on s'approche de la *Tercero*, les bois s'éclaircissent & enfin disparaissent. Les rivières qui arrosent ces contrées, descendent toutes des montagnes de *Yacanto*, de *Champachin* & d'*Achala*, peu inférieures par leur hauteur aux Andes du Chili, & peuvent être envisagées comme des branches de celles du Pérou. Toutes, excepté la rivière *Tercero*, après avoir franchi les passages qu'elles se sont creusées dans ces montagnes & couru dans les plaines pendant quelques lieues, perdent leur pureté, leur douceur; elles deviennent salées, les eaux diminuent absorbées par la sécheresse d'un sol sablon-

neux , & enfin sont englouties dans des lacs ou de grands marais.

La riviere Tercero , ou la troisieme riviere , est la plus considerable de toutes : avant qu'elle s'échappe des montagnes de Cordova , où elle fait une grande cascade , elle est accrue par la jonction des rivieres Champachin , Gonfalès , Del Medio , Quilimfa , Cachu - Corat , La Cruz , Luti , & Del Sauce ; lorsqu'elle est arrivée dans les plaines , dont une partie n'est couverte que de sable , on la voit s'enfoncer dans le tems de sécheresse & disparaître sous la terre ; mais elle ressort à quelque distance. Dans les tems de pluie , elle s'enfle , se déborde , & son rapide cours entraîne une grande quantité de bois. Elle fait plusieurs méandres & enclos dans ses détours de vastes champs. Ses bords , dans un espace de vingt lieues,

après qu'elle a quitté les montagnes , sont garnis de faules sauvages fort élevés. Les contrées qu'elle arrose nourrissent des bestiaux excellens , parce qu'elles produisent de beaux pâturages & des grains ; on y trouve aussi çà & là du melilot & une espece de false-pareille. Au-delà de ces vingt lieues , elle devient aussi salée ; mais non pas autant que les autres ; on peut encore s'en servir pour boire. Enfin elle dirige son cours vers Cruzalta, où elle prend le nom de *Carcaranna* de ses nombreux détours , & courant du nord-nord-ouest au sud-est , elle entre dans le Parana , vers le Rincon de Gaboto , à dix-huit lieues de Santa-Fé.

Les rivières de Quarto & de Quinto n'offrent aucune particularité digne de remarque ; elles coulent dans des plaines qui donnent les mêmes productions que

celles des précédentes , excepté qu'on y voit moins de forêts ; elles nourrissent aussi beaucoup de bétail , & n'attendent que la main du cultivateur pour donner des moissons abondantes. La Quinto , lorsqu'elle déborde , communique par divers canaux à la rivière Saladillo , qui elle-même se décharge dans le fleuve de la Plata.

Entre cette contrée & les plaines de St. Jean & de Mendoza , où habite la seconde division des Puelches septentrionaux , ou les Tahulets , sont les montagnes de Cordova & d'Yacanto. Elles forment une chaîne non interrompue , au travers de laquelle sont des défilés dangereux , entre des collines escarpées , sur des descentes & des montées rapides , que l'homme à pied ou à cheval peut seul franchir. Les sommets de ces deux chaînes sont éloignés les

uns des autres de 16 à 20 lieues : dans cet espace on trouve des vallées spacieuses & fertiles , arrosées par un grand nombre de sources & de ruisseaux , embellies par des collines charmantes , par de vastes campagnes qui s'élèvent en amphithéâtres. Ces vallées produisent plusieurs sortes d'arbres fruitiers , des pêchers , des pommiers , des cerifiers , des pruniers ; elles donnent du grain par-tout où elles sont cultivées ; mais leurs principales richesses , celles qui en font la célébrité , ce sont les beaux troupeaux de bœufs qu'on y élève ; les brebis , les chevaux , & encore plus les mulets qu'elles nourrissent. Chaque année on envoie la plus grande partie de ces derniers au Pérou ; c'est ici qu'on les entretient , & ces animaux sont une plus grande ressource pour le pays , que ne le pourroient être de riches mines d'or

ou d'argent ; ils lui sont plus utiles que les mines du Potosé, de Lipes , ne le sont au Pérou.

Sur la pente occidentale des montagnes d'Yacanto ou de Sacanto , il y a diverses métairies qui appartiennent à des Espagnols ; ils ont été attirés dans ces lieux par la fertilité du sol qui est susceptible de toutes sortes de culture , & peut rapporter différentes productions : il est arrosé par une multitude de ruisseaux qui tombent des montagnes ; on y respire un air pur , on y jouit des perspectives les plus riantes : il présente toutes les facilités qu'on désire pour y élever de nombreux troupeaux ; tout y est pâturage ; car il n'y a de bois qu'autant qu'il est nécessaire pour faire du feu & pour élever des bâtimens. On n'y a point à craindre les irrutions des Américains sauvages encore ; &

les inquiétudes qu'ils donnent à ceux qui se sont établis plus au midi , sont une nouvelle raison pour se plaire dans les lieux dont ils n'approchent point.

Tout le reste de cette contrée vers le couchant , entre ces montagnes & la première rivière de Desaguadero , consiste en plaines mal arrosées , car elles n'ont que des ruisseaux : cependant de beaux pâturages les couvrent , & il seroit facile d'y établir une colonie heureuse ; mais elles sont encore des déserts. Quelquefois des petites bandes de Taluhets & de Picunches y pénètrent pour y chasser des juments sauvages , ou détrousser les voyageurs & les passagers qui les traversent , pour se rendre de Buenos-Aires , à San Juan ou à Mendoza.

Les pays que nous venons de parcourir , fournissent peu d'objets d'exportations pour

l'Europe , excepté des peaux de bœufs & de vaches , & un peu de tabac qui peut y prospérer comme au Paraguay ; mais il est d'une grande importance pour les Espagnols , parce que tous les mulets , ou du moins la plus grande partie de ceux dont on se sert au Pérou , viennent de Buenos-Aires , de Cordova , & quelques-uns de Mendoza. Sans ces animaux , les Espagnols ne pourroient faire aucun transport, aucun commerce ; ils n'auroient aucune communication avec les nations qui habitent dans le voisinage ; car les montagnes du Pérou , hautes & pleines d'infractuosités , seroient inaccessibles à tout autre animal que le mulet , & cependant dans le Royaume où il est si nécessaire , on ne peut l'y élever. Ceux qu'on y exporte , dépérissent & meurent bientôt accablés par le poids d'un travail excessif , par le

mauvais état des chemins naturellement difficiles, que la négligence du gouvernement ne répare jamais, & par le défaut de pâturages. Ainsi l'on peut dire que la perte des pays que nous décrivons , feroient pour les Espagnols presque égale à celle du Pérou & du Chili. La route qui conduit de Buenos-Aires à Salta est bonne , & pourroit être faite par des chariots ; mais de là , les mulets qui se tirent de cette place & de Cordova , sont obligés , après un si long voyage , de demeurer une année entière à Salta, avant qu'ils puissent passer au Potosi, à Lipes & à Cusco.

Ceux qui habitent ces contrées , sont des soldats très-médiocres ; & ils sont si mécontents du gouvernement Espagnol , de la perte de leur commerce , de la cherté des marchandises Européennes , & sur-tout des taxes exorbitantes sous lesquelles ils

gémissent, qu'ils se soumettroient avec plaisir à toute autre nation qui paroîtroit vouloir les délivrer de l'oppression qui s'est appesantie sur eux. Cependant cette contrée est abandonnée à elle-même, sans autre garde que les soldats stationnés à Buenos-Aires & à Monte-Video; & si ces deux places étoient prises, il suffiroit de paroître par-tout ailleurs pour en devenir le maître; les Américains originaires ne défendroient ni les Espagnols, ni ceux qui seroient venus les chasser. La perte de ces deux villes priveroient les Espagnols des seuls ports qu'ils aient dans ces mers, où leurs vaisseaux qui veulent passer le Cap Horn, ne pourroient recevoir aucun secours. Il est vrai que depuis l'expulsion des jésuites des missions du Paraguay, les Espagnols pourroient recevoir de grands secours des Garanis qui sont armés & dis-

ciplinés , qui ont aidé à foumettre les insurgens rebelles du Paraguai , & à chasser les Portugois de la colonie du Saint Sacrement : ce feroit là l'unique défense de cette importante contrée.

CHAPITRE VI.

De la partie des Cordelieres qui s'étendent dans le pays.

CETTE partie des Cordelieres qui est située au couchant de Mendoza , est d'une hauteur si considérable que la neige la couvre dans tous les tems. C'est de là que toute cette chaîne de montagnes est appelée par les Indiens *Psen-Mahuisau* , ou montagnes neigées ; ils l'appellent encore *Liu* ou *Lio-Mahuisau* , c'est-à-dire, montagnes blanches. Lorsqu'on veut la

traverser , on passe d'abord pendant quelques lieues au travers de vallées très-agréables , environnées de hautes collines ; puis on voit devant soi les plus hauts sommets qui sont fort élevés & très-escarpés , coupés par des précipices profonds qu'on ne peut voir sans effroi : dans quelques lieux la route est si étroite & si dangereuse , dominée par des masses si énormes , par tant de rocs qui surplombent , qu'à peine un mulet chargé peut y pénétrer , & qu'on ne le fait pas sans danger. Les enfoncemens des monts y sont toujours couverts de neiges entassées , même durant l'été , & dans l'hiver on court souvent le danger d'y périr de froid. Plusieurs voyageurs ont perdu la vie pour avoir tenté de traverser les montagnes avant que les neiges fussent fondues jusqu'à un certain point. Au fond de ces précipices

précipices , on entend rouler des torrens ; des rivières qui sont comme emprisonnées sous des rocs brisés qui entourent leurs lits : resserrées entre des monts élevés , souvent leurs bords sont perpendiculaires , & si rapprochés l'un de l'autre , que dans quelques endroits on peut s'élancer & franchir la rivière d'un saut ; mais presque par-tout il est impossible de descendre jusqu'à la rivière même. Ces rivières & ces torrens forment un grand nombre de détours en déchirant les collines qui les bordent , en se jetant d'un précipice dans le précipice qui le suit , jusqu'à ce qu'ils parviennent dans les plaines , où ils semblent se plaire , où ils s'étendent , se calment , & roulent leurs eaux avec plus de majesté que de bruit.

Pour monter & passer au travers la haute chaîne , il faut ordinairement un

jour ; mais il y a divers passages , & il en est encore de plus longs que celui-là.

Les collines placées au bas de la chaîne, sont couvertes de pins très-élevés. Ils ressemblent à ceux d'Europe ; mais le bois en est plus solide & plus dur : il est fort blanc, & donne des mâts excellens, ainsi que d'autres matériaux pour bâtir des maisons & des vaisseaux : il est estimé sur-tout par sa durée , & c'est ce qui fonde la remarque d'Ovales , que les bâtimens construits dans les mers du Sud, sont utiles pendant 40 ans. Le fruit ou la pomme du pin de ces contrées , est plus grosse que celle d'Europe ; la tête qu'il produit , est le double de celle des pins Espagnols ; la noix même du pin est aussi grosse qu'une datte , la coque en est fort mince ; le fruit en est long , épais, égal à deux fois une amande , & ayant ses quatre coins émouffés. Si l'on fait bouillir

ces fruits ou ces noyaux , ils peuvent servir de provisions, soit que l'on se trouve en voyage , ou qu'on demeure à la maison : préparés de cette maniere , ils ont quelque chose de farineux , & un goût semblable à l'amande ; mais ils sont moins huileux.

Ces arbres fournissent une grande quantité de térébentine qui se forme d'elle-même en petites masses , plus dures & plus sèches que notre résine ordinaire ; mais moins jaune , plus claire & plus transparente. Les Espagnols lui donnent le nom *d'encens*, & s'en servent pour les mêmes usages ; mais c'est une erreur : l'odeur qu'elle répand est absolument la même que celle de notre résine ; il est vrai cependant , qu'elle a quelque chose de plus agréable & de plus fin.

Les vallées situées au pied des Cordelières sont en quelques endroits d'une fer-

tilité finguliere , bien arrosées par des sources , par des ruisseaux : celles qui sont cultivées produisent de bons blés & une grande variété de fruits. Les pommes y croissent , mais sur des sauvageons , & en grande abondance. Les Indiens en font une espece de cidre qui ne leur sert que pour le jour où ils le font ; car ils ignorent l'art d'en faire qu'on puisse conserver.

Les volcans sont en plus grand nombre en Amérique , que dans aucune autre partie du monde ; il y en a plusieurs dans cette partie des Cordelières qui peuvent être comparés au Vésuve ou au Mont Gibel par leur grandeur & leurs éruptions effrayantes. Je me trouvai près de la montagne Vuulcan , au sud-ouest du cap St. Antoine , qui forme l'extrémité méridionale de Rio de la Plata : & de là j'aperçus un vaste nuage chassés par les vents ,

qui bientôt obscurcit tout le ciel. Il se répandit sur la plus grande partie de la juridiction de Buenos-Aires , sur le fleuve de la Plata , & s'abattant sur tout le pays, fit disparoître l'herbe sous un lit de cendre. Ce phénomène terrible étoit causé par l'éruption d'un volcan situé près de Mendoza , à plus de trois cents lieues de là , & les vents chariant cette cendre légère à cette distance incroyable , en couvrirent la terre dans presque toute son étendue.

CHAPITRE VII.

De la province de Buenos-Aires.

LA province de Buenos- Aires , ancienne demeure de la tribu de Sauvages , nommé *Chechehets* , est située au sud du fleuve de la Plata : la côte en est humide & basse ,

semée d'étangs & de marais : sur les bords du fleuve sont des bois épais qui servent au chauffage ; les marais, les fondrières s'étendent de là jusqu'à une assez grande distance où le sol commence à s'élever ; mais là même , il est encore en plusieurs endroits coupé , rompu par les eaux : le fond est une terre glaise recouverte d'une terre végétale peu profonde. Plus loin dans l'intérieur du pays , cette couche de terre féconde acquiert toujours plus de profondeur. En général , ce pays est plat, semé de petits monticules & de collines peu élevées. Il est bien remarquable que dans toute cette juridiction , dans celle de Santa-Fé & de San Juan del Estero , on ne puisse trouver un caillou , une pierre quelconque , qui n'y ait été transporté , le terrain n'y est formé que de sable & de débris de végétaux : on ne commence à

trouver des pierres que dans le voisinage des montagnes de Vuulcan , de Tandil & de Cayrut , qui s'élèvent à plus de cinquante lieues au sud-est de Buenos-Aires.

La contrée qui s'étend de Buenos-Aires au fleuve Saladillo, qui est la limite du gouvernement Espagnol vers le midi , est une plaine continue , sans colline qui l'entre-coupe , sans arbre qui en interrompe l'uniformité : cette plaine se prolonge jusqu'aux bords de Rio de la Plata , & à la distance de vingt-trois lieues de tous les établissemens Espagnols. La partie qui est bornée par le Saladillo & Buenos-Aires, a une étendue d'environ vingt lieues du nord - est au sud - ouest , & a sur ses frontieres les villages dispersés de Matanza & de Magdalin. Au nord du Saladillo , il y a plusieurs grands lacs , quelques marais, quelques vallées profondes. J'ai visité ces

lacs, ainsi que ceux de la Réduction, de Sauce, de Vitel, de Chascamuz, Cerillos & Lobos. Au midi de Buenos - Aires, on trouve un lac d'eau douce, long, mais étroit, près de la rivière Borombon, & c'est une singularité remarquable dans ces contrées où le sol même est salé; il est éloigné de huit lieues des établissemens Espagnols qui en sont les plus voisins. Environ six lieues plus loin est la grande rivière, ou pour mieux dire le lac de Borombon, qui est formé par les eaux surabondantes des lacs de Réduction, de Sauce, de Vitel & de Chascamuz; lorsqu'ils sont enflés par des pluies longues & continues. Elle a quelquefois près d'un mille de large; on peut dire qu'elle n'a ni bords, ni châte, & presque ni cours; mais le fond en est plat & uni. Lorsqu'il est à sa plus grande hauteur, il n'a pas dans son

milieu plus de six pieds de profondeur. Il est entièrement desséché pendant la plus grande partie de l'année. Après que ces eaux se sont avancées avec une lenteur paisible, à une distance de douze lieues loin du lac de Chascamuz, elles entrent dans le fleuve de la Plata, un peu au-dessus de Punta de Piedra.

De cette rivière à celle de Saladillo, il y a environ douze lieues, en se dirigeant vers le sud-est : les campagnes qui les séparent sont basses & unies, riches en diverses parties en excellens pâturages : les plus abondans sont les plus voisins du Saladillo. Dans les saisons sèches, lorsque l'herbe est brûlée sur le sol aride des côtes de Rio de la Plata, tout le bétail des métairies Espagnoles de Buenos-Aires, est amené sur les bords du Saladillo, où l'herbe est dure plus long-tems, parce que

le sol y est plus riche & plus profond.

Les campagnes unies s'étendent au couchant jusqu'à la riviere de Desaguadero , sur le territoire de Mendoza , c'est-à-dire, pendant une étendue de trois cents lieues; mais elles n'ont ni rivières , ni sources ; elles n'ont d'eau que celles qui tombent du ciel , & se rassemblent dans quelques lacs souvent desséchés ; on ne peut y compter que trois rivières , celles de Desaguadero & de Saladillo qui les bordent , & celle d'Hueyguey qui les traverse. Elles ne sont point cultivées , elles ne sont pas même habitées, ni par les Indiens, ni par les Espagnols ; mais elles abondent en bétail , en chevaux sauvages, en une espèce de cerfs, en grands oiseaux auxquels on donne le nom *d'autruche* , quoiqu'ils n'en soient pas, en armadilles , perdrix , oies , canards sauvages & autre gibier.

La riviere de Saladillo , ne fournit que des eaux salées que le bétail seul peut boire. Presque toute l'année elle est si basse que son cours est à peine sensible , & que dans un lieu appelé *Callighon* , à huit lieues de son embouchure , ses eaux atteignent à peine la cheville du pied de celui qui la traverse. A son embouchure où elle est plus resserrée , elle si peu haute , qu'un bateau chargé ne pourroit y entrer. Cependant vers le commencement d'octobre , je l'ai vue s'enfler si prodigieusement qu'elle s'élevoit au-dessus de ses bords en vingt-quatre heures , & que dans l'endroit que j'ai nommé , elle avoit près de six pieds de haut , & plus de 200 toises de large : une pluie extraordinaire dans cette contrée avoit produit cet effet. Cette inondation générale dura environ deux ou trois mois , & ne disparut qu'insensiblement.

La Saladillo prend sa source dans le lac de Saules (Punta del Sauce) où vient se jeter & se perdre la riviere Quinto qui passe à San Luis. Le lac inonde ses bords lorsqu'il fait de grandes pluies ou que la neige fond & descend des montagnes avec rapidité. Le Saladillo prend son cours vers le district de Buenos-Aires , se dirige ensuite vers le sud , s'approche de la premiere chaîne des montagnes , tourne alors vers le nord , puis à l'est , où elle reçoit les eaux qui dégorgeant de plusieurs grands lacs lorsqu'ils débordent dans les grandes pluies. Quand ce supplément d'eaux lui manque , son lit est alors presque à sec. Sur les bords de cette riviere , à environ huit lieues de son embouchure , il y a plusieurs bois formés de l'arbre appelé *tala* ; il n'est utile que pour faire des enclos , ou du feu. Celui de ces bois

qui s'approche le plus de Rio de la Plata, est appelé *l'Isle Larga*, & s'étend à environ trois lieues, le long du Saladillo jusqu'à son embouchure.

CHAPITRE VIII.

Du fleuve de la Plata.

LA riviere de la Plata est une des plus grandes qu'il y ait en Amérique : lorsqu'elle se rend à la mer elle est très-large, & son embouchure a soixante & dix milles d'étendue de l'un des bords à l'autre. Il y a des personnes qui assurent qu'elle n'en a que soixante ; d'autres affirment qu'elle en a quatre-vingt ; je crois que le moyen entre ces extrêmes est le plus vrai. Elle n'est connue sous le nom de la *Plata* que depuis le lieu où elle se joint à l'Uruguaih ;

au-delà , sa principale branche est connue sous le nom de *Parana*. C'est dans celle-ci que viennent se rendre les grandes rivières de Bermejo , le Pilcomayu qui passe par Chuquifaca , & le Paraguai qui donne son nom au pays qu'il arrose , qui passe près de l'Assomption , capitale de ce pays , & communique par des branches qui sont navigables avec les mines de Cuyaba & de Matagrosso qui appartiennent aux Portugais , & même avec celles du Pérou ; le Parana communique de même avec les mines du Bresil & avec les montagnes de St. Paul.

Sur les bords de la rivière Carcarania , ou Tercero , environ à trois ou quatre lieues de l'endroit où elle se jette dans le Parana , on trouve des amas d'os d'une grosseur extraordinaire , & qui paroissent être des os humains. Il en est de plus

grands les uns que les autres , comme s'ils avoient appartenus à des personnes d'âges fort différens. J'y ai vu des os de la cuisse ou des fémurs , des côtes , des thorax & & autres parties de l'homme. J'y ai vu même des dents , & particulièrement des dents mâchelieres qui avoient près de trois pouces de diamètre à leur base. De tels os se trouvent , à ce qu'on m'affure , sur les bords des rivières de Parana & de Paraguay ; on assure encore qu'il en est de même dans le Pérou. L'historien de l'Amérique , l'Inca Garcilasso de la Vega , fait mention de ces grands os qu'on trouve dans cet empire , & nous dit que les Péruviens conservent la tradition que des géans habiterent autrefois ces contrées , & furent détruits par Dieu même , parce qu'ils étoient coupables du crime de sodomie.

J'ai trouvé dans ces mêmes lieux la coquille d'un animal composé d'os à-peu-près hexagones, dont chacun avoit un pouce de diamètre au moins ; la coquille elle-même avoit environ neuf pieds d'étendue. Elle sembloit à tous égards , excepté dans sa grandeur , être la partie supérieure de l'écaille d'un armadille ou tatou ; mais celle-ci n'a aujourd'hui qu'environ une palme de largeur. Quelques-uns de mes compagnons trouverent aussi près de la rivière Parana , le squelette d'un alligator monstrueux. J'en ai vu une partie des vertèbres , dont chaque os étoit épais d'à-peu-près quatre pouces , & larges de six. J'en fis un examen anatomique , & je m'assurois autant qu'il est possible de l'être , que cet accroissement extraordinaire ne procédoit d'aucune addition quelconque de matieres étrangères à ces os même ; car
je

je trouvai que leurs fibres internes étoient d'une grosseur proportionnée à la grosseur des os mêmes. Les bases des dents étoient entieres , quoique les racines en fussent cassées ou détruites ; elles ressembloient exactement à la base ou à la racine des dents humaines , & non à aucune de celles des animaux que j'ai vûs dans ce pays. Ces faits sont bien connus de tous ceux qui habitent dans ces contrées ; c'est cela seul qui donne le courage de l'écrire. Si je les avois seul connus , j'aurois crains de me tromper & de n'en être pas crû.

La riviere de Parana^a, a la propriété extraordinaire d'introduire des particules pierreuses dans diverses substances qui demeurent longtems plongées dans ses eaux , & de les convertir insensiblement en une pierre dure.

Lorsqu'on la découvrit pour la première fois, elle étoit navigable pour de petits bâtimens jusqu'à la ville de l'Assomption; mais depuis ce tems, elle a charié beaucoup de sable, & a formé tant d'atterrissemens que les plus petits vaisseaux marchands ne s'avancent pas au-delà de Buenos-Aires. Les grands vaisseaux, les vaisseaux de guerre sont obligés de s'arrêter & de décharger à Monte-Video. On a là un besoin indispensable de pilote sur cette riviere pour éviter les bas-fonds qui sont entre les deux bancs de sable nommés le *Banc Anglois*, & le *Banc d'Ortiz*, & les rivages opposés; on en a besoin encore pour éviter de se heurter contre le Promontoire de pierre ou Punta del Piedra qui s'étend sous l'eau dans l'espace de plusieurs lieues, en travers du lit entier de la riviere. Le canal situé au nord est le

plus étroit , & auffi le plus profond ; celui qui est au fud est large , mais il n'a pas de profondeur : dans la partie qui est bordée par le banc d'Ortiz , il n'a pas trois brasses d'eau , & le fond est de pierre.

Cette riviere est sujette à deux inondations annuelles , une grande & une petite ; l'une & l'autre causées par les pluies qui tombent dans les contrées étendues où le Parana & le Paraguai ont leurs sources. Le moindre de ces deux accroissemens a lieu des quinze derniers jours de Juin jusque vers la fin de Juillet , & est appelé l'accroissement des *Pequereyes* ou des *Sparlings* ; il est suffisant pour couvrir toutes les isles de la Parana. Le plus grand commence dans le mois de Décembre , & dure pendant tout celui de Janvier ; il s'étend même quelquefois pendant celui de Février. Celui-ci est si considérable qu'il y a

quinze à dix-huit pieds d'eau au-dessus des isles , & quelquefois davantage : alors rien ne paroît au-dessus de la surface de l'eau que le sommet des arbres qui croissent sur ces isles & couvrent les rivages de la riviere. C'est dans cette saison que les lions , les tigres , les cerfs , tels qu'on les trouve en Amérique, & les aquaraquazues , chassés de ces isles par l'inondation, viennent à la nage sur le continent. Quelques inondations extraordinaires de la Parana , ont plus d'une fois fait penser aux habitans de Santa-Fé qu'il leur convenoit d'abandonner cette ville , par la crainte d'y être un jour submergés ; mais lorsque l'inondation s'est écoulée dans la riviere de la Plata , qu'elle ne couvre plus que les amas de fable & les endroits bas , le projet s'évanouit avec le danger.

Quelques - unes de ces isles de la Pa-

rana ont deux ou trois milles de longueur; elles sont couvertes de bois, & donnent à la fois la nourriture & un asyle aux lions d'Amérique qu'on y trouve en grand nombre: il en est de même d'une espece de tigres & de cerfs, des capivaras ou chiens, & des loups de riviere & de beaucoup d'alligators. Ce qu'on appelle ici le loup de riviere me parût être une espece de *loutre*. L'aquaraquazues est un grand renard, & c'est ce que signifie son nom; car dans la langue du Paraguay, *aquara* signifie *renard*, & *quazu* est l'équivalent de notre adjectif *grand*. Il a la queue fort épaisse. Le renard commun est petit, & on l'appelle *aquarachay*.



CH A P I T R E IX.

Des poissons de Rio de la' Plata.

CE fleuve abonde en poissons d'especes différentes , sans écailles , ou avec des écailles , les uns connus en Europe , les autres inconnus. Ceux qui ont des écailles sont la dorade ou le poisson doré , le packu , le corvino , le faumon , le pequarey , le lifa , le boga , le savala , le dentudo , & d'autres plus petits poissons.

Ceux qui n'ont point d'écailles sont le mungrullu , le zuzubi , le pati , l'armado , la raye , l'érizo ou le hérifson d'eau , plusieurs tortues de rivières , des cancrs , &c. Nous parlerons d'abord des premiers.

La dorade est très - commune dans la plupart des rivières du Parana : c'est un

poisson assez grand ; il en est qui pèsent vingt à vingt-cinq livres ; leur chair est blanche & solide ; mais ce qu'on en estime le plus, c'est la tête. Ce poisson est trop connu , pour que nous nous y arrêtions davantage.

Le packu est le meilleur , le plus délicieux poisson qu'on trouve dans ces rivières ; il a un goût excellent , un fumet agréable ; il est large & épais , semblable au turbot , d'une couleur sombre , obscure , mêlée de jaune : sa largeur égale les deux tiers de sa longueur ; ses écailles sont très-petites ; sa tête est petite aussi ; considérée dans la proportion de son corps. Ce poisson est très-estimé ; on le trouve rarement en automne & en hiver. Lorsqu'il est salé avec soin , on peut le conserver pendant plusieurs mois ; mais ensuite il devient rance , parce qu'il est fort gras.

Il m'a semblé ressembler à notre tanche ; mais il est beaucoup plus large.

Un autre poisson qui est fort recherché, est le corvino. On ne le trouve guere que dans le voisinage de l'embouchure de Rio de la Plata , dans les lieux où ses eaux se confondent avec celles de la mer & les adoucissent : Il a la grosseur d'une merluche ordinaire , & la figure de la carpe : ses os ou arêtes sont grandes & épaisses ; ses écailles sont larges. Qu'ils soient secs , salés ou frais , ils sont également bons ; dans la saison où on le trouve , on en prend un grand nombre avec l'hameçon dans le voisinage de Maldonado & de Monte - Video , & on les envoie à Buenos-Aires , à Cordova , & ailleurs.

Le saumon , ou le poisson auquel on donne ici ce nom , n'est point semblable à celui que nous pêchons en Europe : c'est

un poisson sec sans saveur & qui n'est point estimé.

Le pequerai, ou le poisson du roi, car les Espagnols lui donnent ces deux noms, est une espece d'éperlan : il ressemble au nôtre par sa couleur, sa forme & son goût ; il a cependant la tête plus large & la bouche plus grande. Leur taille est à-peu-près celle du maquereau ; il ne fréquente point les lieux que la mer baigne ; mais on le trouve en abondance dans la riviere de la Plata. Lorsque les eaux du Parana s'accroissent & débordent dans le mois de Juillet, on le voit sortir de cette riviere en grandes troupes, un peu au-dessus de Santa-Fé, pour jeter leur frai dans les petites rivieres qui viennent s'y rendre. Les pêcheurs les prennent à l'hameçon, les ouvrent, les séchent & les envoient dans les villes voisines. Ils font d'un ex-

cellent goût ; leur chair est très-blanche & sans graisse. C'est un mets friand lorsqu'ils sont frais. Il faut les sécher sans sel , & ne pas les garder longtems ; s'ils contractent quelques moisissures , il faut les suspendre au sec , ou ils seroient bientôt corrompus. On les recherche autant que le corvino & le packu.

Le lisa ressemble au maquereau par sa forme , sa grandeur & son goût ; mais sa couleur est moins belle , il est moins ferré vers la queue , & les écailles en sont plus larges. Il ne se trouve que dans le fleuve de la Plata , & ne remonte jamais plus haut ; c'est vers son embouchure qu'on le trouve en plus grande abondance , dans le tems des hautes marées. On dit que lorsque la lune se renouvelle ou qu'elle est pleine , ils entrent en si grand nombre dans la petite riviere de Saladillo , que dans une nuit , sou-

vent en deux ou trois coups de filet , on en fait une provision suffisante pour une famille entiere , durant le carême.

Le savala & le boga sont des poissons qui ressemblent à la carpe. Ceux qu'on pêche dans le Parana, dans Rio de la Plata , pèsent ordinairement trois ou quatre livres. On en trouve dans toutes les rivières de ces provinces & en abondance ; aussi sont-ils à fort bas prix , & les habitans en font de grandes provisions , après les avoir séchés & salés. Il ne faut pas les manger sans précaution ; leurs arêtes sont si petites , si multipliées , qu'on seroit cruellement puni de son avidité. Le boga , lorsqu'il est frais , est plus estimé que le savala ; mais celui-ci est plus gros & plus large. On ne les prend qu'au filet.

Le dentudo , doit son nom à ses dents , qui sont grandes & acérées : il est moins

grand que l'un & l'autre poisson dont nous venons de parler. Il pèse ordinairement une livre & demie ; mais quoiqu'il soit de fort bon goût , on en mange rarement , parce que ses arêtes sont nombreuses & redoutables. C'est le poisson le plus épineux que j'aie jamais vu.

On peut ajouter à ceux-là , le palometa, petit poisson uni & large ; il est rempli d'arêtes ; mais il est de bon goût : ses nageoires sont aiguës & dangereuses ; il en blesse ceux qui veulent le saisir sans précaution : la blessure qu'elles font est douloureuse, cause des élancemens , produit des apostumes , & une si grande inflammation , qu'elle conduit de la fièvre aux convulsions & au tetanos ; on a des exemples que ces blessures peuvent donner la mort.

CHAPITRE X.

Poissons sans écailles.

LE mungrullu est le plus grand poisson qu'on trouve dans le fleuve de la Plata : il y en a quelques-uns qui pèsent jusqu'à cent livres , & qui ont six pieds de long : sa peau est unie & douce ; sa couleur est cendrée , quelquefois jaunâtre ; sa tête est osseuse , ses gencives âpres & raboteuses , sa gueule très-large , sa chair fort solide & d'un rouge pâle : il résiste avec vigueur quand on veut le prendre , & on ne peut y réussir sans de bonnes cordes & beaucoup de force.

Après lui , le zurubi doit être remarqué par sa taille ; souvent il l'égale. Sa tête est presque un tiers de toute sa longueur , & ne semble être qu'un os solide :

sa gueule est large & plate , & sa gorge l'excède encore en capacité : sa peau est unie , couleur d'un blanc cendré , tachetée comme le tigre ; les taches de sa peau sont grandes , rondes & noires : sa chair est blanche , faine , ferme & de bon goût : c'est le meilleur des poissons sans écailles.

Le pati ou patu , n'est pas si grand que les deux que nous venons de décrire ; sa tête est plus petite , sa gueule est plus étroite ; sa tête n'est pas toute osseuse comme la leur : la couleur est à-peu-près la même que celle du mungrullu ; sa chair est d'un blanc jaunâtre , on l'estime presque autant que celle du zurubi.

L'armado est un poisson épais & rempli de force , quoique son corps soit court : son dos , ses flancs , ses nageoires sont armées de pointes aiguës , tranchantes & fortes. Lorsqu'on s'en saisit , il fait enten-

dre un bruit , un grognement assez fort ; & il cherche à blesser ceux qui l'approchent ; aussi doit - il être étourdi par les coups avant que d'être manié sans danger. Ce poisson pèse ordinairement de quatre à six livres , & sa chair est blanche , ferme & solide.

La rayas ou raie , est en grande abondance dans le Parana , & les bas-fonds , les bancs de sable inondés , en sont entièrement couverts. C'est un poisson d'une figure ovale , ayant un peu plus de deux pieds de long ; son dos est d'une couleur obscure , son ventre est blanc : il est plat , semblable à nos raies , & a sa gueule au milieu du ventre , qui dans ce poisson , est la partie la plus grande & la plus charnue : les bords en sont fort minces , il n'a pas plus de trois pouces d'épaisseur ; il est plus plat , moins ventru même que les nôtres. Comme il n'y

a que cette partie qu'on puisse manger, on ne le recherche point. Il a une queue longue, étroite, à la racine de laquelle & sur le dos, elle a un os pointu & tranchant des deux côtés, & rendu plus dangereux encore par les dents qui sont répandues le long de cet os: il s'en sert pour sa défense, & en blesse ceux qui l'approchent & veulent le saisir. Les blessures qu'il fait, ont souvent des suites fatales; les dents se brisent fréquemment dans la plaie qu'elles ont déchirée, & on ne peut les en tirer que par des incisions, qui sont très-difficiles à faire dans les parties tendineuses des pieds: bientôt ces blessures deviennent extrêmement douloureuses, elles s'enflamment & ne suppurent pas, elles donnent une fièvre violente accompagnée de convulsions, suivies du tetanos, qui ne se termine que par la mort.

L'ériso ou le hérifon d'eau, ressemble
beaucoup

beaucoup à l'armado ; mais il est moins grand. Il est armé de la même maniere , est recouvert d'un cuir fort rude , défendu encore par des pointes courtes , mais fort aiguës. Sa chair se mange , mais est bien inférieure pour le goût à celle de l'armado.

Le vieja ou la vieille femme , a encore de la ressemblance à l'armado , & par conséquent à l'érizo : il est armé de piquants ; mais ils ne sont pas aussi forts , aussi dangereux , aussi nombreux que dans les deux poissons que nous venons de décrire. Sa peau , ou l'espece de cuir qui le recouvre , est d'une couleur grise variée , & paroît toute semée de rides : il grogne comme l'armado lorsqu'il est pris ; la chair en est savoureuse. Rarement il pèse deux livres , & ceux qu'on prend dans les ruisseaux ou les petites rivières , sont bien moins gros encore ; ils ne pèsent qu'une demi-livre.

Les bagres sont, sous tous les rapports, semblables au pati ; il en faut cependant excepter celui de sa grandeur qui est moindre : rarement pèsent-ils plus d'une livre & demie , & souvent ils pèsent beaucoup moins. Ils ont un os pointu & fort dans chacune des nageoires près de la tête , & par - là même il faut les manier avec précaution lorsqu'ils sont pris , & plusieurs heures après ; car ils vivent long-tems encore hors de l'eau : leur chair est douce & de bon goût : on les prend dans des filets ou à la ligne.

Je dois donner ici une notice d'un animal amphibie & bien singulier qui habite dans la riviere de Parana ; il est inconnu en Europe , ou du moins on n'en connoît pas de description ; & il n'en est fait aucune mention dans les ouvrages de ceux qui ont parlé des contrées dont nous nous occupons. Ce

que j'en rapporterai ici , est le précis des faits que m'en ont rapporté les Indiens & plusieurs Espagnols , qui ont été employés à différens travaux sur cette riviere : de plus , je l'ai vu moi-même une fois pendant un séjour de quatre ans que j'ai fait sur les bords de Parana : tous ces témoignages réunis , ne me laissent aucun doute sur l'existence de cet étrange animal.

Dans mon premier voyage en 1752 , sur le Parana , où j'étois allé pour couper du bois de charpente , je me promenois le long des bords du fleuve , lorsque les Indiens s'écrierent à la fois , yaquaru , yaquaru. Je regardai , & je vis un grand animal dans l'instant où il se précipitoit du bord dans l'eau ; mais l'intervalle entre sa vue & sa disparition dans la riviere , fut trop court pour avoir eu le tems de l'examiner , & pour en parler avec quelque précision.

On l'appelle *yaquaru* ou *yaquaruigh*, mot qui dans le langage de ces contrées signifie *tigre d'eau*. Il est décrit par les Indiens comme ayant la grandeur d'un âne, la forme d'un grand loup de riviere ou d'une loutre, des griffes tranchantes, des défenses redoutables, des cuisses épaisses & courtes, un poil long & ferré, une grande queue finissant en pointe.

Les Espagnols le décrivent d'une manière un peu différente; ils lui donnent une tête longue, un museau aigu, assez semblable à celui d'un loup, des oreilles droites & roides. Les différences assez vagues qui se trouvent entre ces deux descriptions, peuvent venir de ce qu'il s'écoule du tems entre le moment où on l'a vu & celui où on le revoit encore, de ce qu'on le voit rarement, de ce qu'il disparoit très-promptement au moment où

on le voit , & peut - être encore de ce qu'il y a deux especes de cet animal. J'en croirois la relation des Espagnols comme la plus authentique : je l'ai reçue de personnes dignes de créance , qui affuroient avoir vu plusieurs fois le tigre d'eau. On le trouve toujours sur les bords de la riviere , couché sur le sable de sa grève , d'où il s'élance dans l'eau dès qu'il entend le moindre bruit.

Cet animal fait une grande destruction des bestiaux qui traversent le Parana ; car on en fait traverser un grand nombre chaque année , & il est rare qu'il n'en saisisse pas alors quelques - uns. Lorsqu'il a une fois saisi sa proie , elle disparoît pour toujours ; mais bientôt on en apperçoit les poumons & les entrailles flottans sur l'eau.

Il vit dans les endroits les plus profonds du lit du fleuve , & sur-tout dans

les tournans d'eau produits par le choc des courans des deux rivières ; il dort dans les profondes cavernes qui sont près des bords.

CHAPITRE XI.

Des ports qui se trouvent dans Rio de la Plata.

LES ports de cette rivière, tels qu'ils puissent recevoir des navires, sont Buenos-Aires, la colonie du St. Sacrement, la baie de Barragan, le port de Monte-Video, & le port de Madonaldo. Il y en a plusieurs autres encore propres pour des vaisseaux petits & légers, & principalement à l'embouchure des rivières qui s'y rendent.

Buenos-Aires, pour parler rigoureuse-

ment, n'a point de port ; ce n'est qu'une riviere ouverte , exposée à tous les vents , où le peu de profondeur de ses bords oblige les vaisseaux à jeter l'ancre à trois lieues de la terre. Les vents s'y font sentir avec violence , sur-tout celui du sud ; & les vaisseaux , pour cette raison , sont ordinairement pourvus de cables & d'ancres très-forts pour cette place.

Le port de la colonie du St. Sacrement est un peu meilleur , parce que l'isle de St. Gabriel le défend contre les vents , & que ses côtes plus élevées permettent aux vaisseaux de jeter l'ancre près du rivage ; malgré ces avantages , il est encore trop ouvert , trop exposé aux vents , trop fermé de rocs & de bas-fonds pour être sans danger ; pour y entrer & s'y fixer avec sûreté , il est absolument nécessaire d'avoir un pilote du pays.

La baie de Barrangan située à 12 lieues au sud-est de Buenos-Aires , est fort étendue , & de plus elle est ouverte ; le pays est bas tout autour d'elle , & un navire pesamment chargé n'y peut approcher du rivage plus qu'à deux ou trois lieues. Le seul abri qu'il y puisse trouver , si on peut lui donner ce nom , sont quelques bancs de sable que l'eau recouvre , qui brisent les vagues & leur ôtent la force de nuire ; mais en même tems ces bancs sont des obstacles pour y entrer comme pour en sortir ; & dans une tempête violente , ils sont une foible sûreté ; les cables peuvent se rompre & le vaisseau être jeté sur eux.

Monte-Video est le meilleur , & peut être même appelé le seul port de ce fleuve. Les Espagnols paroissent connoître toute l'importance de cette place , & ont pris des soins , des peines extraordinaires pour le

fortifier: ce lieu est beaucoup plus difficile à emporter que Buenos-Aires.

L'entrée du port est étroite & formée par deux longues langues de terre: sur celle qui est au couchant s'élève une montagne qui peut être apperçue à la distance de 12 & même de 16 lieues, & c'est de là que la ville a pris son nom. Il est dangereux de faire voile en suivant de trop près la côte occidentale, parce qu'il y a autour d'elle plusieurs rocs que l'eau cache. L'entrée orientale est plus profonde & plus sûre. Au-delà de la pointe ouest, il y a une batterie quarrée, bâtie au bord de l'eau. Lorsque je l'ai vue, elle n'étoit élevée qu'en pierres liées avec de la terre glaise; mais depuis, je crois qu'elle a été rebâtie avec de la chaux. La baie a plus d'une lieue & demie dans sa longueur: son intérieur est presque circulaire. Dans la par-

tie orientale de son enceinte , il y a une petite isle où l'on trouve une multitude de lapins : cette isle est appelée en espagnol *la isla de los Conejos*. Le pays qui environne le port est si élevé , qu'aucun vent , qu'aucune tempête ne peut atteindre les bâtimens qu'il renferme ; & lors même que la riviere est écumante d'agitation , l'eau y est aussi tranquille, aussi calme que dans un marais : sa profondeur est suffisante pour les vaisseaux du premier rang. J'y en ai vu un qui avoit autrefois appartenu aux Etats de Hollande , & qui appartenoit alors au Marquis di Casa Madrid. Le fond de cette baie est d'une terre grasse & douce.

Derriere la batterie est la petite ville de Monte-Video, laquelle occupe toute cette partie du promontoire qui forme la partie orientale de la baie ; les fortifications sont

au nord. Ce sont des ouvrages réguliers, élevés selon les règles modernes de l'architecture militaire ; ils consistent en une ligne tirée de la mer d'un côté à la mer de l'autre , ou du fond de la baie à la rivière , renfermant tout le promontoire : dans le milieu de cette ligne s'élève un boulevard ou bastion bien pourvu d'artillerie ; il fait face au continent. Un fort assez bien construit la défend encore ; il a des barraques ou cazemattes pour les soldats ; elles sont à l'épreuve de la bombe. Vers la ville on s'est borné à creuser un fossé qui la défend de deux côtés. Cette place a un Gouverneur ; sa garnison est de quatre à cinq cents soldats de troupes régulières.

L'autre côté de la baie est sans aucune fortification ; la haute montagne est inutile à la sûreté de ces lieux ; il n'y a point

de soldats , point de signal ; cependant si elle étoit occupée par l'ennemi, elle pourroit devenir bien fatale à la batterie , à la ville , à la garnison , quoiqu'elle en soit éloignée d'environ une lieue & demie.

Le dernier port dont nous avons à donner une notice , est celui de Maldonado : c'est un port ouvert , à l'entrée septentrionale de Rio de la Plata ; il est protégé au sud-est contre les vents par une petite isle qui porte le même nom. Les Espagnols ont ici un petit fort où ils tiennent un détachement de soldats : je n'en dirai pas davantage sur ce port , parce que je ne l'ai jamais vu.

Le pays au nord du fleuve de la Plata est fort inégal ; il est semé de collines élevées , coupé par des chaînes de montagnes , arrosé par un grand nombre de torrens & de rivières , dont quelques-unes

sont considérables. Les plus grandes sont celles de Sainte Lucie, de l'Uraguaigh & le Rio Negro qui tombe dans l'Uraguaigh à environ dix lieues de son embouchure. Ces contrées sont fertiles, & produisent toutes sortes de grains lorsqu'elles sont cultivées comme elles doivent l'être; elles sont encore riches en bon bois de construction. Les rivières & les ruisseaux n'y roulent que des eaux douces & pures. On y voit un grand nombre de fermes ou métairies dispersées qui appartiennent à des Espagnols; mais le pays situé au nord de Montevideo, est possédé par un peuple nommé *Minuaris* qui n'a point encore embrassé le Christianisme.

Les Charonas & les Garoes étoient deux tribus de cette nation; autrefois nombreuses & puissantes, elles ont été entièrement détruites par les Espagnols. C'est

dans leur territoire qu'on voyoit les troupeaux les plus nombreux d'animaux sauvages & domestiques ; & l'on a remarqué qu'ils viennent plus beaux , qu'ils y prospèrent davantage que dans les contrées au midi du fleuve. On y voit encore un grand nombre de brebis & de bœufs ; mais il y a peu de chevaux. La contrayerva croît très-abondamment dans le voisinage de Montevideo , dont le sol est propre pour toutes les productions de l'Europe.

Le territoire Espagnol est borné au nord par le Rio Grande , qui le sépare des établissemens Portugais dans le Brésil.



CHAPITRE XII.

Continuation de la description du Pays.

*Contrée au sud de la Conception. Cap
St. Antoine , plaines voisines.*

AU midi de la ville de la Conception , qui est placée sur le bord méridional de Rio de la Plata , au-dessous de l'endroit où le Saladillo s'y jette¹, on voit s'élever le Mont des Vivoras , ou des Viperes ; on y observe deux bois épais , dont l'enceinte est presque circulaire, & à quelque distance l'un de l'autre. Environ à quatre lieues de cette montagne , est celle connue sous le nom de *Monte del Tordillo* ou du *Cheval gris* ; il est tout couvert de forêts plus ou moins étendues , dont chacune est sur une colline environnée d'un vallon : l'espece

des arbres est la même que celle des bois sur le Saladillo. Tout ce qui l'environne est une campagne unie , basse , riche en herbes aquatiques qui s'y élèvent fort haut, abondante en armadilles, en cerfs , en chevaux sauvages , & en une grande espee d'oiseaux que les Espagnols ont nommés *autruches*. Dans les bois, on trouve aussi les animaux qu'on appelle en Amérique, *lions* & *tigres*. Quelques - uns de ces bois s'étendent jusqu'à deux lieues des côtes de la mer qui sont ici extrêmement basses , & si remplies de fondrières qu'on ne peut y pénétrer ; la partie marécageuse & coupée ayant un mille de largeur , & des creux très-profonds.

Tout l'espace qui s'étend du Saladillo aux premières montagnes, n'est arrosé par aucune rivière ; il ne l'est pas même par un ruisseau : on n'y trouve d'eau que celle
qui

qui se rassemble dans les lacs au tems de la saison des pluies ; mais dans les tems de sécheresse , cette eau des lacs se dissipe & disparoît.

A environ quinze ou vingt lieues des bois du Tordillo , vers l'est-sud-est , ou entre l'orient & le midi , est le grand promontoire de St. Antoine qui forme la pointe méridionale de l'embouchure du fleuve de la Plata. Ce promontoire est de forme ronde , & c'est mal-à-propos qu'on la peint dans quelques cartes comme s'avancant en pointe ; il tient à une péninsule derriere laquelle on pénètre , en se dirigeant au couchant du cap : là est un ruisseau ou une espece de lac , dans un sol bas , entrecoupé de marais profonds qui ont communication avec la mer , ou qui semblent recevoir au travers des sables l'eau saumâtre de Rio de la Plata : le fonds y est

principalement de glaise, & a de la profondeur : en hiver plusieurs petits ruisseaux viennent s'y réunir , & tous ont un goût salé ; en été ils sont des lacs. Les pâturages ne sont pas si bons , ni l'herbe aussi haute que celle du Tordillo & du Saladillo : au sud du promontoire un bras de l'Océan s'avance , forme une baie , & se termine à des lacs. J'ignore si cette baie pourroit servir de port , car elle n'a jamais été fondée , & tous les vaisseaux gouvernent au large du cap St. Antoine , dans la crainte de toucher aux bancs de sable que les Espagnols appellent *Arenas Gordas* , ou bancs épais.

J'ai été autour d'une partie de ces lacs , j'ai passé dans les canaux par lesquels ces lacs se communiquent entr'eux & avec la baie ; mais je ne l'ai pas fait sans un grand danger , à cause des gouffres marécageux

qu'on y rencontre, & sur-tout encore à cause des tigres qui sont en plus grand nombredans ce lieu, que dans aucun autre de ceux que j'ai parcourus. Sur les bords de ces lacs, il y a des bois épais de ver-
nes & de sureaux, qui sont la retraite de ces animaux dont la principale nourriture est le poisson.

Derriere cette côte, il y a trois rangs de dunes ou collines de sable. La plus voisine de la mer est la plus haute; le sable en est mouvant encore & s'agite au gré des vents; à quelque distance elle semble être une montagne; celle qui la suit est moins haute & en est éloignée d'un demi mille. La troisieme plus éloignée de la seconde que celle-ci ne l'est de la premiere, est fort basse, fort étroite, & le sable n'y a que deux pieds de hauteur: le sol qui sépare ces chaînes de dunes est aride

& nud , aucune espece de plante n'y paroît dans toute son étendue. Mais au-delà de ces dunes le pays est fertile , & la péninsule du cap St. Antoine abonde en chevaux sauvages , qui, des contrées voisines, se sont rassemblées ici & ne s'en éloignent plus , peut-être parce qu'ils ne peuvent retrouver le chemin qui les y a conduit.

De là vient que les chasseurs Indiens fréquentent beaucoup cette partie du pays. Ce territoire assez peu étendu , est appelé par les Espagnols le *Rincon de Tuyu* , ou le *Recoïn de Tuyu* , parce que la contrée qui lui est adjacente & s'étend à quaranté lieues vers le nord-ouest, a le nom de *Tuyu*. Ce dernier nom , dans la langue des habitans naturels , signifie fange ou terre glaise; telle est en effet la nature du sol de ce pays , & de celui qui s'étend à dix lieues de là jusqu'au pied des premières montagnes.

Les rangées de colline de sable dont nous avons parlé, régissent le long, mais à quelque distance de la mer, jusqu'à trois lieues dans l'intérieur du terrain qui forme le cap Lobos, ayant à leur couchant un sol bas, des marais profonds de deux lieues de large, qui suivent la côte jusqu'auprès des campagnes élevées de Tuyu, dont on trouve le commencement à peu de distance des bois du Tordillo. Dans cette contrée de Tuyu, il y a un grand nombre de petites collines, dirigées du levant au couchant, à environ deux ou trois lieues l'une de l'autre. Ordinairement elles sont deux à deux, opposées l'une à l'autre, ayant à leurs pieds un lac d'une, deux & quelquefois trois milles en longueur: les plus remarquables de ces lacs sont le Bravo, le Palantalen, le Lobos & le Cerillos. Ces collines forment en général de hauts

bancs de sable vis-à-vis des lacs , qui sans recevoir de rivières , de ruisseaux , ni de sources , manquent rarement d'eau , excepté dans les tems d'une sécheresse extraordinaire.

Les Espagnols donnent à tous en commun le nom de Cerillos , ou petites collines ; on en trouve quelques-unes de l'autre côté du Saladillo.

Cette contrée, dans une partie de l'année, fourmille d'un nombre incroyable de chevaux sauvages , & c'est la raison qui détermine les Tehuelhets , les Chechehets , & quelquefois toutes les tribus des Puelches & des Moluches , à s'y assembler pour faire des amas de provisions. Ils dispersent leurs petites habitations errantes sur les collines dont nous venons de parler , & chassent tous les jours jusqu'à ce qu'ils aient fait des provisions suffisantes ;

alors chacun s'en retourne dans le lieu qu'il habite.

Près de la côte de la mer , & au pied des longues dunes qu'on a décrites ci-dessus , est un grand lac appelé le *Mar Chiquito* ou *petite Mer*. Un espace d'environ cinq lieues le sépare du cap Lobos ; il a une longueur d'à-peu-près cinq lieues, il n'en a qu'une de large. Ses eaux sont salées & communiquent avec l'Océan par une rivière qui s'est ouvert un passage au travers des dunes. Il y a trois ou quatre petites rivières qui sortent du côté septentrional des montagnes de Vuulcan & de Tandil , traversent la plaine du couchant au levant , forment des étangs , des marais entrecoupés de fondrières , & viennent se perdre dans le *Mar Chiquito*. Les eaux de ces petites rivières sont douces , & nourrissent quelques poissons, comme des

bagres & des loutres ; la rivière dans laquelle on trouve les plus grandes est celle qui descend du mont Tandil & entre dans le lac par sa partie septentrionale.

Au nord de ces rivières , le sol devient beaucoup meilleur ; l'herbe y est haute & verdoyante , & continue de l'être jusqu'au pied des montagnes ; mais on n'y trouve point de bois , pas même des arbres dispersés. Les montagnes que nous avons nommées ne sont pas d'une grande hauteur, cependant on peut les distinguer avec facilité à la distance de vingt lieues , parce que les campagnes qui les environnent sont entièrement unies & plattes.

Ces montagnes ne forment pas une chaîne continue ; mais plusieurs montagnes différemment situées , ou plusieurs chaînes qui sont coupées ou séparées par des vallées larges , agréables , riches : elles sem-

blent en interrompre la continuation pour les embellir. Elles commencent à s'élever à environ six lieues des côtes de la mer, & s'étendent à quarante lieues au couchant : elles ne commencent point par une pente insensible ; elles s'élevent de la plaine presque perpendiculairement, & sont couvertes d'une belle herbe jusqu'à quelques toises de leur sommet , où sont des rocs nus qui semblent former un mur qui le couronne & entoure la montagne, excepté dans une de ses extrêmités où elle décline graduellement. Le penchant de ces montagnes est divisé en collines & en vallons , au fond desquels roulent des ruisseaux dont les bords sont couverts d'une verdure riante & de fleurs ; ils viennent ensuite se réunir au bas, en formant une petite rivière. Leur sommet est large , étendu , inégal , semé de roc , de hauteurs cou-

vertes d'herbes , de creux stériles & cavernes , varié d'espaces verds & fleuris. On y voit même des sources qui forment des ruisseaux profonds qui coulent entre les ruines des rocs élevés ; cà & là , on y découvre des bois qu'y forme une sorte d'arbre peu élevé, fort épineux, & qui ne peut être utile que pour faire du feu. Ces sommets variés font une surface d'environ deux à trois lieues en largeur : quelquefois elle en a davantage , sur - tout à l'extrémité des montagnes , & là où elles s'abaissent. Leur pied est animé par une multitude de sources qui forment des chûtes , se séparent , se réunissent , & viennent arroser la grande vallée que les montagnes forment entr'elles. Les sentiers par lesquels on y monte , sont en petit nombre & fort étroits. Ils ont été tracés , ils sont fréquentés par les Indiens qui amènent par

là des chevaux sauvages & autres animaux pris dans le pays appelé *Tuyu*, qui entoure une partie de ces monts, & d'où ils ne peuvent être tirés avec facilité qu'en traversant ces passages étroits.

Entre ces montagnes, il y a un espace d'environ deux ou trois lieues de large; c'est un terrain uni, une plaine qui n'est interrompue que par des collines basses, & qu'arrosent diverses petites rivières qui jaillissent des sources au pied des montagnes: ces eaux quelquefois environnent ces monticules arrondis & affaîssés; quelquefois elles les partagent: ces riantes vallées formées de la réunion de vallons presque unis, sont d'une grande richesse: leur sol est noir & profond, sans aucun mélange d'argile: il est couvert d'une herbe haute, épaisse & verdoyante; les troupeaux qu'on y élève s'y engraisent dans un court

espace de tems. Elles sont presque toutes enfermées par les montagnes à une de leurs extrémités , & par quelques collines élevées qui s'élèvent au milieu entre les deux chaînes. Ordinairement elles sont ouvertes vers leur partie septentrionale , ou entre le nord & le couchant : du haut des collines élevées on jouit de la perspective la plus agréable , la plus délicieuse , la plus étendue sur ces vallées qu'on domine , & d'où les prairies descendent en formant un amphithéâtre riant & frais : les monts mêmes qui ornent la vue de deux parts, aident à la rendre plus variée & plus pittoresque , & contrastent avec les plaines qui ne paroissent avoir aucune limite vers le nord.

Je n'ai point vu de contrée dans le district de Buenos - Aires , plus susceptible d'améliorations & d'une riche culture que

celle-ci. Le seul inconvénient qu'on pourroit y trouver pour former des établissemens , c'est le défaut de bois propre à bâtir ; mais cet inconvénient pourroit n'exister que pendant quelques années , il seroit facile d'y remédier avec quelque soin pour y établir des bois ; il seroit facile surtout de s'y en procurer assez pour élever des maisons de peu de durée , dont les toits seroient couverts de roseaux , mieux arrangés qu'ils ne le sont là où on en fait usage ; ces maisons pourroient s'y construire ensuite avec plus de solidité & d'élégance.

Les foibles ruisseaux & les torrens qui descendent des montagnes, quelquefois forment des lacs , ou entrent dans ceux que d'autres rivières forment : il est de ces lacs qui ont plus d'une lieue de long. Il y en a un de figure ovale , qui d'une

montagne dont il baigne le pied , s'étend jusqu'à l'autre , & qui dans les tems d'orages est dangereux par son agitation. Il y en a un autre encore qu'on nomme le lac de *Cabrillos* , qui du haut des monts offre aux yeux la figure du nombre 7 : celui-ci a la même longueur que celui dont nous venons de parler ; mais il n'a pas la même largeur. Sur sa surface nagent des troupes de canards en grand nombre , d'espèces différentes , & de couleurs variées ; quelques-uns sont aussi gros que des oies ; & un jour j'y en ai vu une si grande multitude , qu'il étoit difficile de voir entr'eux un espace d'eau ; ils sembloient couvrir le lac entier.

D'un côté on voit de jolies collines qui s'élèvent insensiblement sur un rivage uni ; de l'autre ses bords sont hauts , rapides & coupés. Une rivière peu profonde s'y

rend des montagnes voisines ; elle n'a point de lit , de canal où elle soit renfermée , & lorsqu'elle s'en dégage, elle inonde les lieux voisins, où elle coule lentement, forme des marais , arrose des prairies , & se divise en petits ruisseaux dans l'espace d'une lieue entre le lac & les côtes de la mer.

C H A P I T R E XIII.

Des montagnes de Vuulcan & de Casuhati.

LA partie des montagnes que nous venons de parcourir , qui s'étend vers l'orient & le voisinage de la mer , est appelée *Vuulcan* par les Espagnols , & probablement par un changement ou une corruption du nom *Vuulcan* ou *Voolcan* que lui donnent les Indiens. Ce mot, dans la langue Moluche, signifie une ouverture ; & en effet , ces

montagnes forment une large ouverture vers le midi. Il n'y a point de volcan , quoique le mot Espagnol semble annoncer qu'il y en ait dans ces contrées. La partie intérieure de ces montagnes est appelée *Tandil* , d'une montagne de ce nom qui s'élève au-dessus des autres & domine sur elles ; la partie du côté opposé de cette chaîne de montagnes vers le couchant, est appelée le *Cayru*.

A l'orient du Vuulcan, du côté de la mer, le pays est inégal , coupé de hauteurs & de fondrières pendant un espace d'environ 2 lieues : au-delà est une vaste plaine unie arrosée par de petits ruisseaux , semée de marais. Là sont quelques forêts épaisses & presque impénétrables ; elles varient la plaine , elles couvrent les collines ; la plupart sont formées de l'arbre bas & épineux qui croît sur les montagnes ; il y a beaucoup de sureaux :

fureaux : cet arbre y est fort touffu & y croît à la hauteur de dix-huit à vingt pieds : son fruit est à l'extérieur semblable à ceux d'Europe ; mais il est bon à manger ; son goût est un acide tempéré par une douceur agréable. Dans d'autres contrées voisines, comme à Buenos-Aires , à Cordova , ce fruit est amer , d'un goût nauséabond , & l'arbre y demeure petit.

Près des côtes de la mer, à environ trois milles du rivage , est un pays qui s'élève insensiblement , & s'étend dans un espace de quatre lieues parallèlement à l'Océan : son sol est d'une fertilité extraordinaire , & couvert de riches pâturages, où des troupeaux de bétail s'engraissent promptement.

Près du rivage , dans cette partie du continent, on voit deux petites collines arrondies , appelées les *Cerros de los Lobos* , ou les collines des loups marins. Le rivage lui-

même est formé de rochers élevés, de pierres énormes entassées. C'est là qu'on trouve de grandes troupes de loups & de lions marins, animaux décrits dans le Voyage du Lord Anson & par d'autres Voyageurs plus récents : ils s'endorment sur ces rocs, & allaitent leurs petits dans les vastes cavernes que le hasard, les vagues ou d'autres causes y ont creusées. Dans les bois on trouve plusieurs lions; mais peu de tigres.

Plus bas, vers le midi, du lieu que nous venons de décrire jusqu'à la rivière Rouge, ou la première Desaguadero, les côtes de la mer, pendant un espace de plusieurs lieues, sont élevées & coupées perpendiculairement : leur hauteur est telle qu'il est effrayant de s'en approcher; mais au-delà, la côte s'abaisse & se change en bancs de sable assez bas. Dans cette étendue, elle est coupée par de petits torrens & des ruis-

seaux qui traversant la plaine depuis les montagnes que nous avons décrites , viennent se rendre dans l'Océan.

Le pays situé entre ces montagnes & le Casuhati , est uni & ouvert. Les Indiens franchissent ordinairement cet espace dans quatre jours , lorsqu'ils voyagent sans l'embaras de leurs tentes. Les Chechehets qui voyagent vers la rivière Rouge , partent du Vuulcan , d'abord suivent la mer d'assez près , & passent ensuite entre le Casuhati & l'Océan , à environ quinze lieues à l'orient de cette dernière montagne , & à une plus grande distance au couchant de la mer; ils évitent un vaste désert de sable appelé *Huecuvu-Mapu* ou le Pays du Diable , où ils pourroient être ensevelis eux & leurs familles , si un vent s'élevoit au moment qu'ils le traversent.

Le Casuhati est le commencement d'une

grande chaîne de montagnes qui forme une espece de triangle , dont le Casuhati est un des sommets. Un des côtés de ce triangle va d'ici aux Cordelieres du Chili , auxquelles elle se joint ; un autre se termine au détroit de Magellan : ces chaînes sont quelquefois interrompues par des vallées , & par d'autres chaînes qui vont du nord au sud , & forment plusieurs sinuosités. La partie qui forme le Casuhati est la plus haute de toutes. Elle est entourée de collines basses , & s'éleve rapidement à une hauteur égale à celle des Cordelieres ; c'est-à-dire , à celle des plus hautes montagnes de l'univers. Elle est toujours couverte de neige , & il est bien rare qu'un Indien agile tente le hasard d'arriver à son sommet. C'est de cette haute montagne que toute la partie de la chaîne voisine tire son nom : Casu dans la langue Puel annonce une colline ,

une montagne , & Hati ou Hatée désigne la hauteur. Les Moluches lui donnent le nom de *Vuta-Calel* , mot différent , mais qui exprime la même idée ; car il signifie ; la grande Masse. Il y a différentes sources, divers ruisseaux qui descendent de cette montagne dans sa partie méridionale ; quelques-uns ont des bords profonds cachés sous les faules qu'ils font prospérer : ces arbres sont utiles aux Indiens pour fermer les enclos où ils rassemblent leur bétail. Après avoir coulé quelque tems au midi , ces ruisseaux se joignent & forment une rivière qui se dirige entre l'orient & le midi , & vient se jeter dans celle de Huey-que Leuvu , ou la petite rivière des Saules, à quelque distance de son embouchure. Les collines qui bordent le pied du Casu-hati , après avoir formé une chaîne non interrompue pendant un espace de trois ou

quatre lieues , laissent entr'elles une ouverture large d'environ 150 toises, où ceux qui font cette route , & ne se dirigent pas entre le Cafuhati & la riviere Rouge , sont obligés de passer. Cette ouverture ou défilée, est appelée Guamini ou Guaminée, & est dominée des deux côtés par des collines escarpées. Toute la campagne au pied de ces collines est découverte & très-agréable; elle abonde en pâturages. Les enclos naturels formés par les collines & les ruisseaux , & les plaines qui sont au couchant, abondantes en diverses sortes de gibier , font que des Indiens de différentes tribus y font à la fois une demeure constante quand ils s'accordent , & où le plus foible cède sa place au plus fort quand la dissension s'éleve entr'eux.



C H A P I T R E XIV.

*Du pays des Dihuihets & de Rio de
Barancas.*

AU couchant de la vaste contrée du Tuyu , au-dessous des bois qui sont près du Casuhati , entre le couchant & le nord , on trouve le pays des Dihuihets : il a ces bois au sud , les Taluhets & la juridiction de Cordova au nord , les Pehuenches au couchant. La partie de ce pays qui s'étend au levant , est ouverte & forme une belle plaine où l'on trouve peu de forêts , peu de bois taillis ; mais en quelques endroits il est sujet à des inondations fréquentes dans le tems des grandes pluies , & lorsque les grands lacs trop remplis font refluer leurs eaux dans les lieux qui les environ-

ment. Quelques - uns de ces lacs étendus qui sont situés au couchant & au midi de cette contrée , produisent un sel d'une crystallisation aussi belle , aussi pure que celui de St. Lucar. Les Espagnols de Buenos-Aires font un voyage à ces lacs toutes les années avec un détachement de soldats , qui défend & eux & leurs bagages & leurs bestiaux , des attaques inopinées des habitans naturels , & reviennent ensuite suivis ou précédés de deux ou trois cents charrettes chargées de cet ingrédient nécessaire aux peuples policés.

La distance de ces lacs salés à Buenos-Aires est d'environ cent cinquante lieues. Ces lacs sont fort grands , en tout sens , & quelques-uns d'eux sont entourés de bois qui s'étendent à une grande distance : leurs rivages sont blanchis par le sel qui les recouvre , & qui n'a besoin d'autre pré-

paration pour être approprié à notre usage, que d'être exposé au soleil & séché.

Plus loin , vers le couchant , il y a une riviere dont les bords sont si élevés , si rapides , que les Espagnols lui ont donné le nom de *Rio de las Barancas* , ou Riviere des hauteurs. Les Indiens l'appellent *Hueu-que Leuvu*, ou Riviere des Saules, parce que ces arbres en cachent les bords pendant une assez grande distance. Cette riviere paroît grande , si l'on ne voit qu'elle ; elle est petite , si on la compare avec la riviere Rouge , ou la riviere Noire. En général elle est basse , & il est facile de la passer à gué ; mais quelquefois elle a des crues subites & fortes , causées par de grandes pluies & des neiges fondues. Cette riviere naît dans la contrée unie & plate située entre les montagnes d'Achala , d'Yacanto , & la premiere Desaguadero ou riviere Rouge , & se forme

de la réunion d'un grand nombre de ruisseaux qui descendent de ces montagnes : de-là elle prend son cours vers le sud & le sud-est , passe à douze ou quatorze lieues à l'orient du Casuhati , & entre dans l'Océan après avoir reçu quelques foibles rivières qui descendent de cette montagne couverte de neige. Je n'ai point vu son embouchure dans l'Océan , & en comparant les relations différentes des Indiens , il m'a paru douteux si elle se déchargeoit immédiatement dans l'Océan , ou si ses eaux ne venoient s'y perdre qu'après s'être mêlées à celles de la rivière Rouge.

Le pays que laissent entr'elles l'Hueyque Leuvu & la rivière Rouge , est de même nature que ceux que nous venons de décrire ; mais il est encore beaucoup plus abondant en lacs & en marais , & plus entremêlé de forêts.

C H A P I T R E X V .

De la riviere Rouge ou premiere Desaguadero , & des pays qu'elle arrose.

LA riviere Rouge est un des plus grands fleuves qui arrosent ces contrées. Il se forme d'un grand nombre de ruisseaux qui descendent du penchant occidental des Cordelieres presque jusqu'à la latitude de Chuapa , la ville la plus septentrionale du Chili. De-là elle prend son cours à-peu-près directement du sud au nord , engloutit toutes les petites rivières qui descendent de cette chaîne de montagnes dont il suit le pied à quelque distance, & les torrens enflés que le soleil y forme en fondant des neiges accumulées. Elle passe à environ dix lieues de St. Jean & de Mendoza ; son courant est

alors rapide & son lit profond. Près de la dernière de ces villes , il reçoit la grande rivière de Tunuya , & une autre encore qui porte le nom de *riviere de Portillio* ; ensuite il vient se perdre avec elles dans les lacs de Guanacache.

Ces lacs sont fameux par le grand nombre de truites qu'on y trouve , & plus encore parce que la rivière Rouge paroît s'y ensevelir ; ce vaste fleuve y disparoît , ce semble pour ne plus renaître , car au-delà de ces lacs on ne voit que des ruisseaux & des marais. Mais à quelques lieues de leurs rivages , on la voit se former de nouveau d'un nombre infini de petits courans qui se réunissent ; & c'est dans ce lieu que les Picunches l'appellent *Huaranca Leuvu* , c'est-à-dire , les *Mille Rivières* , ou de la multitude de petits ruisseaux qui viennent la remplir , ou de sa

grande largeur. Il la conserve jusqu'à l'Océan ; mais alors il n'a nulle part de la profondeur. Les Pehuenches l'appellent *Cum Leuvu* , ou la Riviere Rouge , de la couleur des terres qui forment ses bords.

Dans l'hiver , lorsque les campagnes sont durcies par le gel, les Indiens, les voyageurs traversent les marais sans danger ; mais lorsque le printems renaît , que la chaleur du soleil se fait sentir , les neiges fondent dans les Cordelieres , & la Desaguadero s'enfle à un tel degré , qu'elle inonde & couvre les lacs , les marais , les champs voisins , & les rend inaccessibles : le fleuve lui-même ne peut être traversé , excepté par ceux qui sont d'adroits & expérimentés nageurs , qualités que les Pehuenches & les Picunches n'ont pas.

Ce fleuve dirige sa course au sud-ouest , depuis le lieu où les petites rivières vien-

nent s'y joindre , jusqu'à l'endroit où elle n'est plus éloignée de la seconde Desaguadero , ou de la Riviere Noire , que de dix à douze lieues. Alors elle se détourne vers l'orient pendant un espace de quinze lieues qui la rapproche de la montagne Cafuhati ; de là , elle revient au sud-est, & son cours ne change plus jusqu'à son embouchure dans la mer. Cette embouchure forme une large baie, où il y a peu de fonds , parce qu'elle y jette ou dépose des bancs de sable & de la vase.

Il y a quelque tems qu'un vaisseau Espagnol se perdit à l'embouchure de cette riviere , dans la partie qu'on appelle la *baie Anegada* ; l'équipage se sauva dans ses esquifs , & faisant voile sur la riviere, parvint à la ville de Mendoza. Dans l'année 1734 , ou à-peu-près , les mâts & une partie de ce vaisseau étoient encore debouts ;

ils furent apperçus par les Espagnols qui firent une incursion dans ce pays sous la conduite de leur Général Don Juan de Samartin , qui m'a dit les avoir vus lui-même. Ce naufrage , & le voyage qui en fut la suite , mettent le cours de cette riviere hors de doute.

Les Tehuelhets de la Riviere Noire , & les Huilliches dans leur voyage aux environs du Casuhati , passent ce fleuve dans les deux endroits où nous avons dit qu'il faisoit un détour & se dirigeoit d'abord au levant , puis entre le levant & le midi ; il peut avoir là quatre à cinq cents pieds de large ; mais il n'y est pas assez profond pour qu'on ne puisse le passer à gué , excepté lorsqu'il est enflé par les pluies , ou par les neiges fondues. Il est alors si profond que les femmes , ni les tentes ne peuvent le traverser ; & qu'il ne peut l'é-

tre que par les hommes qui savent nager, & les chevaux qui les précèdent. Les Chehehets, dans les voyages qu'ils font entre leur territoire & celui des Espagnols, la traversent assez près de son embouchure.

Le pays qui est situé entre cette rivière & celle de Sanquel qui se décharge dans la seconde de Defaguadero, est rempli de marais & de forêts, où l'on ne trouve que des roseaux & un bois épineux & dur, qui est appelé *Sanquel* dans l'idiome des Pehuenches. Il est impénétrable par-tout ailleurs que dans le voisinage des Cordilleres; la rivière ne peut être franchie que près de sa source qui naît au pied de ces montagnes.

Douze lieues au couchant du Casuhati, & à environ huit lieues du Guamini, naît la rivière de Hueyque Leuvu, dont nous avons déjà parlé. Elle dirige son cours au travers

travers de collines, de vallons, de montagnes rocailleuses, & d'épaisses forêts. On ne peut traverser ces dernières que par deux sentiers étroits qui conduisent à la rivière Colorado; l'un va vers le couchant, l'autre incline vers le midi. Ces forêts se prolongent dans un espace de plus de vingt lieues au-delà du Colorado, en se dirigeant au nord; vers le sud, elles s'étendent jusqu'à la seconde Desaguadero, mais là elles sont un peu moins épaisses: au couchant elles s'étendent jusqu'à la rivière Sanquel, après laquelle elles s'éclaircissent toujours davantage.

A environ cinq ou six lieues à l'ouest de la rivière Hueyque, dans le centre d'une forêt, on trouve un grand étang salé; à une distance à-peu-près égale, & toujours dans la même direction, il y en a un second. On en trouve deux autres,

l'un au midi , l'autre au nord de ceux-là ; ils renferment une grande abondance de sel excellent & pur ; les Indiens viennent s'en pourvoir pour la quantité nécessaire aux voyages qu'ils se proposent. On voit encore un fort grand étang salé ; mais à peu de distance des côtes de la mer , entre la première & la seconde Desaguadero.

De la rivière Hueyque à la première Desaguadero , ou Rivière Rouge , on compte quatre à cinq journées de chemin , lorsqu'on marche avec des tentes , & ce chemin lorsqu'on tend vers le midi , se fait au travers de bois épais & bas ; ensuite des bords de cette rivière , on se dirige au couchant , laissant les forêts au nord , on arrive aux sinuosités de cette rivière dans cinq ou six jours ; nous avons dit plus haut que c'étoit ici que les Indiens la traversoient.

De là , après une longue journée de chemin , on arrive près de la Riviere Noire ou seconde Desaguadero. Cet espace est une campagne raboteuse , & hérissée de bois : il se termine à des collines élevées du haut desquelles on voit la Riviere Noire roulant dans une vallée profonde & large ; des bords du fleuve à l'extrémité des collines qui ferment la vallée de chaque côté, il y a un espace de deux lieues.

C H A P I T R E X V I .

De la Seconde Desaguadero , ou Riviere Noire.

CETTE riviere est la plus grande de toutes celles de la Patagonie , ou Terres Magellaniques ; elle vient verser ses eaux dans l'Océan occidental, & est connue sous

différens noms ; on l'appelle la *Seconde Desaguadero*, le *Second Drain*, le *Desaguadero de Nahuelhauapi*, ou le *Drain de Nahuelhauapi* : les Espagnols l'appellent la *Grande Rivière des Saules* ; quelques tribus Indiennes lui donnent le nom de *Cholehechel* ; les Puelches lui donnent celui de *Leuvu Camo*, ou la *Rivière par Excellence* ; les Huilliches & les Pehuenches celui de *Cusu Leuvu*, *Rio Negro*, ou *Rivière Noire*. C'est proprement du lieu où les deux *Desaguadero* se rapprochent le plus, que la *Seconde* prend le nom de *Cholehechel*.

Sa véritable source n'est pas encore bien connue, elle n'est que soupçonnée ; on croit qu'elle sort d'un lieu peu éloigné de celui où naît la rivière *Sanquel*. Elle est formée d'un grand nombre de ruisseaux & de petites rivières ; elle se cache d'abord parmi des rocs entassés & brisés, se resserre

dans un canal étroit & profond , jusqu'à ce qu'enfin dégagées des obstacles qui s'opposoient au développement de ses forces , elle se montre dans un lit très-large , profond & rapide , dans une latitude un peu plus élevée que Valdivia , mais sur la pente opposée de la chaîne des Cordelieres. A une petite distance du lieu où elle se montre , elle reçoit les eaux de plusieurs rivières , dont quelques-unes sont déjà grossies par le tribut d'autres torrens ; elle se dégage ensuite des Cordelieres , & s'échappe d'abord vers le nord.

Un Cacique d'une des nations qui habitent ses bords , dessina un jour sur ma table seize différentes rivières qui venoient se joindre à celle-là ; il m'en dit les noms ; mais n'ayant dans ce moment ni plumes ni encre , je ne pus les noter , & depuis ils se sont échappés de ma mémoire. Il me dit-

de plus qu'il ne connoissoit aucun lieu dans ce fleuve , même avant qu'il reçut les eaux de plusieurs rivières , où son lit ne fut large & profond. Il me dit qu'il n'en connoissoit point la source ; mais il assuroit qu'il venoit du nord. Cet Indien étoit frère du vieux Cacique Cacapol , il paroissoit âgé de soixante & dix ans , & avoit passé sa vie sur les bords de cette rivière.

Parmi celles qui viennent mêler leurs eaux avec les siennes, il en est une grande , large, profonde, qui sort d'un grand lac long d'environ douze lieues , & de figure circulaire , on l'appelle *Huechun-Lauquen* , ou *Lac des Frontieres*. Il est situé à deux journées de chemin de Valdivia , & est entretenu par des ruisseaux, des sources, des rivières qui descendent des Cordelières.

Cette rivière n'est pas la seule qui sorte de ce lac ; il en sort quelques autres à l'o-

rient & au midi, qui viennent ensuite se réunir au grand fleuve du Desaguadero ; il en sort une encore qui prend son cours au couchant, qui paroît communiquer avec la mer du Sud, près de Valdivia ; mais je ne puis l'affirmer, je n'ai pas assez de connoissances certaines sur ce point.

On rencontre ensuite une autre petite riviere qui vient du nord, qui descend de plus haut que le pied des Cordelieres, & traverse tout le pays du nord-est au sud-est. Elle tombe dans la Desaguadero ou Riviere Noire, à environ quinze lieues au levant de Huichin, dans les terres du Cacique Cagapol. On l'appelle *Pichee - Picuntu-Leuvu*, c'est-à-dire la petite Riviere du Nord, pour la distinguer du Sanquel qui vient se jeter dans le même fleuve, & qui est appelée aussi par les Indiens la *Riviere du Nord*. L'embouchure de la premiere

est éloignée de celle de la Sanquel d'environ quatre à cinq jours de marche.

La riviere Sanquel est une des plus grandes qui arrosent ces contrées , & peut être regardée comme une autre Desaguadero ou Drain qui descend des sommets neigeux des Cordelieres. Elle vient de fort loin vers le nord , roule ses eaux entre des montagnes parmi de profondes coupures & des précipices , & là est sans cesse augmentée par une multitude de ruisseaux qui s'y rendent. Le premier endroit où elle se montre a le nom de *Diamant* , & de-là vient que les Espagnols l'appellent *Rio del Diamante*. De gros torrens se joignent à elle à une petite distance de sa source ; ils viennent des Cordelieres , mais de plus loin qu'elle vers le nord. Plus bas , & vers le sud , la riviere de Lolgen accourt y mêler ses eaux. Celle-ci est une si grande

riviere que les deux ensemble sont également nommées par les Indiens qui habitent les rives du fleuve Noir , la Sanquel Leuvu , ou la Lolgen. La Sanquel est alors large & rapide ; elle s'accroît encore dans son cours en recevant divers ruisseaux , diverses sources qui viennent des montagnes & traversent avec elle une contrée humide & plate pendant un espace d'environ cent milles , dans un large canal qui se dirige du nord au sud-est , jusqu'à ce qu'elle entre dans le Second Desaguadero par une large & profonde embouchure.

Au confluent de ces deux rivières , il se forme un tournant redoutable ; cependant c'est dans cet endroit même que les Indiens la traversent à la nage avec leurs chevaux. Le courant du Sanquel est sur-tout violent dans le tems de son accroissement. Ses bords sont couverts de roseaux & de saules fort élevés.

Il entre encore dans le fleuve Noir, mais du côté méridional, deux rivières de quelque importance : l'une est appelée la *Lime Lauvu* par les habitans naturels ; & par les Espagnols le Desaguadero ou le Drain de Nahuelhupaui ou Nauwalwapi. Les peuples du Chili donnent ce même nom à toute la grande rivière ; mais c'est une erreur qui vient de leur ignorance de ses diverses branches & de sa source : celle-ci n'est qu'une de ses sources ou de ses branches , moins grande encore que le Sanquel , & par conséquent bien inférieure au fleuve qui la reçoit ; ce fleuve Noir la surpasse en rapidité & par l'abondance de ses eaux même , dès l'instant qu'il se montre au sortir des Cordelières.

Cette rivière vient par un canal grand & rapide du lac de Nahuelhupaui , situé au sud ; elle traverse diverses vallées, divers

marais , & continue sa course pendant environ trente lieues , recevant à son passage de nouvelles eaux qui descendent des collines qui dominant sur elle , & se joint au Desaguadero avant que ce fleuve passe à Huechin. Les Américains originaires l'appellent *Lime Lauvu* , parce que les vallées & les marais au travers desquels elle promene ses eaux, abondent en cette espèce d'insectes qu'on nomme *tiques*, & en *sang-sues* , tous insectes connus dans la langue des Huilliches sous le nom de *Limes* , comme le pays l'est sous celui de Lime Mapu , ou la contrée des tiques , & le peuple qui l'habite Lime Che, ou peuple des tiques.

Le lac de Nahuelhauapi est un des plus grands de ceux que forment les eaux qui descendent de la chaîne des Cordelières , & si l'on en croit le rapport des missionnaires du Chili , il a environ quinze lieues

de long ; sur un de ses côtés , assez près de ses bords , est une isle basse appelée *Nahuelhupa* , ou l'isle des Tigres ; car *Nahuel* est le nom qu'on donne en Amérique à l'animal qui ressemble le plus au tigre d'Afrique , & *hupa* signifie une isle. Ce lac est situé dans une grande plaine , environnée de collines , de rocs épars & de montagnes d'où descendent les ruisseaux , les sources , les torrens de neiges fondues qui le forment & l'entretiennent. La petite riviere qui s'y rend du sud , vient du pays de Chonos , sur le continent qui fait face à l'isle de Chiloé.

La seconde riviere digne de quelque attention , qui du midi se rend dans le fleuve Noir n'est pas grande , & est connue des Américains sous le nom de *Machi-Leuvu* , ou la riviere des Sorciers. Je ne fais pourquoi on lui donna ce nom ,

elle vient du pays des Huilliches, & se perd dans le grand fleuve de Desaguadero, un peu plus bas que la Lime-Leuvu.

Le second Desaguadero prend de-là sa course vers le levant, en décrivant un petit arc de cercle vers le nord lorsqu'il arrive au Cholehechel : c'est alors qu'il n'est plus éloigné du premier Desaguadero que de dix à douze lieues ; il se dirige ensuite vers le sud-est, jusqu'à ce qu'il entre dans l'Océan.

A une petite distance du dernier détour de ce fleuve, il forme une péninsule dont l'isthme est large d'environ trois milles, & la péninsule elle-même, de figure presque circulaire, l'est de près de six lieues. Elle est appelée l'*Enclos des Tehuelhets*, ou *Tehuel-Malal*. Jusqu'à cette péninsule, le fleuve roule ses eaux entre de hautes collines & des montagnes, mais assez éloi-

gnées les unes des autres pour laisser entr'elles, en de certains endroits, des plaines larges de deux à trois milles, bordées par ces collines & le fleuve : elles sont couvertes de riches pâturages & de troupeaux ; jamais on ne les cultive : en d'autres lieux le fleuve ronge le pied des collines & des monts. Les bords en sont ornés de saules épais ; il forme quelques isles çà & là, & parmi elles, il en est une qui est fort grande : elle fait partie du pays qui appartient au Cacique Cacapol, & c'est là que ce chef & ses vassaux mettent en sûreté leurs chevaux contre les courses & l'ardeur du pillage des Pehuenches.

Je n'ai jamais entendu dire qu'il y eut des cataractes dans ce fleuve, ni qu'il fut guéable en aucune partie de son cours.

Il est fort rapide, & ses accroissemens sont redoutables lorsque les pluies tombent

ou que les neiges fondent sur le côté occidental des Cordelières : il est facile de le comprendre , puisqu'il reçoit les torrens de cette longue chaîne , dans une étendue de plus de neuf degrés de latitude ou de sept cent vingt milles de long. L'accroissement , le haussement de la riviere est si soudain , que quoiqu'on le puisse entendre à une grande distance par le heurtement , le froissement de ses eaux contre les rocs qui les brisent , à peine les femmes Indiennes inquietes & attentives , ont-elles le tems d'abattre leurs tentes & de fuir avec leur bagage ; à peine les hommes ont - ils le tems de rassembler leurs troupeaux & de s'éloigner avec eux dans les montagnes. Cette inondation cause souvent de grands désastres ; toutes les vallées qui bordent le fleuve en sont couvertes , & ce torrent vaste , impétueux , entraîne dans son cours

les tentes , les bestiaux , les femmes , les enfans , & les engloutit.

L'embouchure du fleuve dans l'Océan Atlantique n'a , je crois , jamais été bien reconnue & visitée. On l'appelle la *Baie sans fond* , ou de sa profondeur , ou de l'abondance des sables qui l'obstruent , comme quelques personnes le pensent. Je ne puis dire laquelle de ces opinions est la vraie ; je croirois cependant que c'est la première. Sans doute qu'un fleuve si rapide , dont le cours est de plus de trois cents lieues , qui depuis le pied des Cordelières roule au travers des rocs & des monts , doit charier une grande quantité de sable ; mais il n'est pas facile de comprendre comment des eaux si agitées par un cours violent pourroient se calmer tout-à-coup , & déposer tranquillement le sable dont elles sont chargées à leur embouchure ; un cou-

rant aussi violent doit entraîner ce fable beaucoup plus loin.

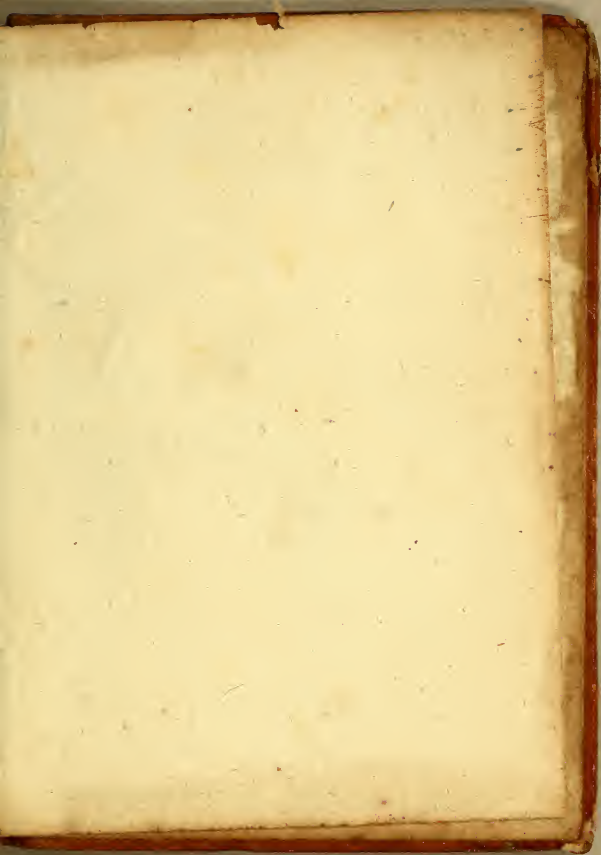
Les Espagnols donnent aussi à cette baie le nom de St. Matthias , & la placent sous le 40° degré 42 min. de latitude méridionale, quoique la carte de M. d'Anville la marque à deux degrés plus loin de la ligne. Je ne puis croire qu'il y ait une aussi grande distance entre les embouchures des deux Desaguadero , & tous les Indiens affirment que ces deux rivières entrent dans l'Océan à une distance peu considérable l'une de l'autre ; cependant pour ne point risquer de commettre une grande erreur , je conseillerois un moyen entre ces extrêmes. Dans une expédition faite en 1746 pour examiner les côtes de l'Océan , les ports , &c. entre la rivière de la Plata & le détroit de Magellan, l'embouchure de cette rivière ne fut point examinée , quoique le capitaine fut pressé

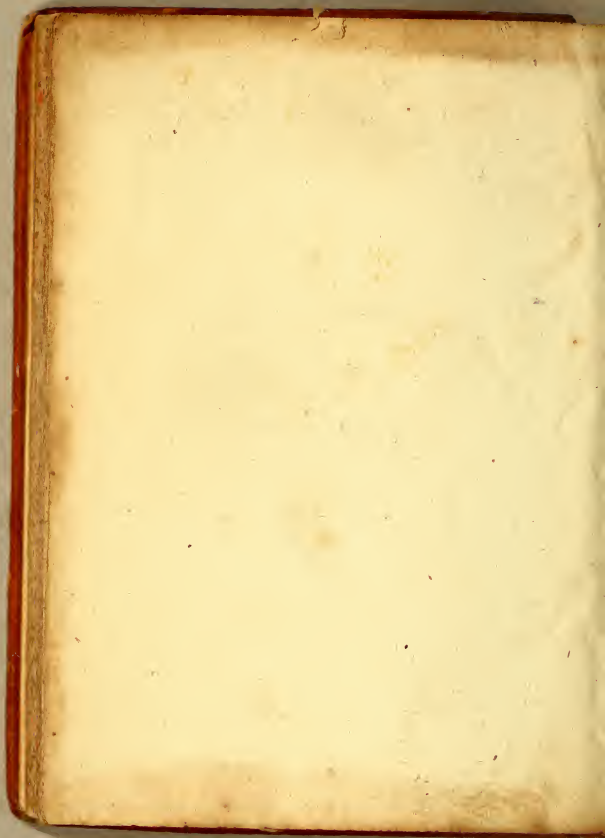
de le faire ; il le néglegéa lorsqu'il fut dans le voisinage du lieu où on la place. Ses raisons pour ne pas se livrer à ces recherches furent , que ses ordres étoient seulement de découvrir quelque port où l'on put faire un établissement , voisin , ou peu éloigné de l'embouchure du détroit ; qu'il avoit visité toute la côte depuis le port Gallegos, sans trouver une place telle qu'on la cherchoit , à cause de la stérilité du sol, de la disette de bois & d'eau , de toutes les nécessités communes ; qu'il avoit fait tout ce qui étoit nécessaire pour tranquilliser le roi d'Espagne sur les jalousies que lui inspiroient certaines nations de l'Europe , puisque ses recherches prouvoient que ce seroit l'entreprise la plus folle que d'essayer de faire un établissement dans une contrée aride , où les hommes qu'on y laisseroit , périroient bientôt de misère ; que la baie

sans fond étoit à une trop grande distance du cap Horn pour entrer dans les limites de ses instructions ; que sa provision d'eau douce étoit à peine suffisante pour revenir à Rio de la Plata , & qu'il n'étoit pas certain d'en trouver de potable à l'embouchure de la riviere sur laquelle on vouloit faire des recherches.

Fin de la Partie I.

02890





D787

F.193d1

v.1

